



Une facture de virtuose

Il y a de ces films miracle, écrit Odile Tremblay, qui font lever de leurs chaises les spectateurs les plus blasés, qui insufflent un coup de vent frais au septième art, qui vous rappellent que le cinéma peut être drôle, touchant et original. Tel est l'adorable *Toto le héros*, du réalisateur belge Jaco Van Dormael (ci-haut), un rare premier long métrage à révéler une facture de virtuose.



Les magiciennes de la terre

Tandis que Maurice Tournier commente la rétrospective Saurat (ci-haut) actuellement présentée à New York, que Jean Dumont parle de *L'Aventure du Fer*, *L'Aventure d'une vie*, présenté à Montréal par des artistes de la Basse Côte-Nord, Marie-Michèle Cron présente les expositions de deux femmes, Su Schnee et Anne Boghigian, deux magiciennes de la terre, l'une sorcière, l'autre nomade qui recycle éléments naturels et menus débris laissés par l'homme dans les villes pour recomposer son paradis perdu.



Un Torontois dans la tourmente postmoderne

Auteur de *Voilà ce qui se passe à Orangeville*, présenté en anglais au Festival de Théâtre des Amériques en 1987 et qui prendra l'affiche en français à compter de jeudi à la salle Fred-Barry, Hillar Litoja est précédé à Montréal par la réputation d'être l'enfant terrible du milieu théâtral torontois. On l'a vu assister à des premières en robe de chambre ou manifester bruyamment sa présence lors de spectacles qui avaient l'heur de lui déplaire. Gilbert David l'a rencontré.

Page C-4



Le cinéaste Gilles Carle.



Amédée (au centre) regarde Val Jacob à travers les yeux d'un jeune de 10 ans.



Louise Forestier, la mairesse.



Chloé Sainte-Marie et Michèle Richard dans *La postière*.

Saint-Narcisse à un train d'enfer

Gilles Carle tourne *La postière*, son premier film depuis 1986

Nathalie Petrowski

LES GENS de Saint-Narcisse n'en reviendront probablement jamais. Eux qui jusqu'à présent menaient une existence relativement paisible sur les bords de la rivière Bataclan, eux qui pour toute diversion tondent leur pelouse ou se rassemblent sur le perron de l'église pour discuter du temps, eux qui à travers le rétroviseur de leur télévision regardent le monde s'agiter en se berçant de l'illusion qu'ils sont à l'abri d'un siècle fou, viennent de comprendre qu'ils ne sont pas à l'abri du tout. Depuis cinq semaines, les gens de Saint-Narcisse vivent de grands bouleversements. Depuis cinq semaines, les gens de Saint-Narcisse pensent que la vie est un film mettant en vedette Michèle Richard.

Tout a commencé dans le pit de sable, le ventre boueux du village et le bassin de prédilection des grandes

pluies. Du jour au lendemain, ce territoire inoccupé a vu sa vocation se transformer par une équipe d'ouvriers qui se sont mis à jouer du marteau et à élever de rudimentaires structures de bois imaginées à une autre époque. Au bout de quelques semaines, un embryon de village est né, un village imaginaire du nom de Val-Jacob avec son magasin général, son hôtel de ville et son bordel, avec aussi une carcasse de bois rappelant une église inachevée et inachevable. Quand les ouvriers ont terminé leur ouvrage, un nouveau chargement est arrivé, celui-ci composé de jeunes gens munis de walkie-talkie suivis d'une délégation menée par le commandant en chef, Gilles Carle, de son fidèle assistant, le directeur photo René Verzier parachuté pour l'occasion du Sud de la France, et d'un bataillon de soldats, toutes classes confondues, les uns comme Roger Giguère sortant du Théâtre des Variétés, les autres

comme Nicholas François Reeve des théâtres d'été ou encore des studios de télé comme Michèle Richard, les derniers comme Chloé Sainte-Marie des plateaux de cinéma. Tout ce beau monde s'est installé dans les motels du village et des environs, et au signal, se sont mis à patauger dans la pluie et la boue du pit de sable au nom d'un art nommé cinéma.

« Partez » vient de crier Gilles Carle assis sur une chaise droite plantée au beau milieu d'une salle de conseil en contreplaqué dominée par le portrait officiel du Roi. Le silence le plus absolu et le plus solennel règne sur le plateau, silence qui sera interrompu par la charge verbale des acteurs qui sautent dans leurs personnages comme dans des jeeps qui les feront traverser le désert. Ils sont tous là aujourd'hui, les principaux du moins : Michèle Richard dans le rôle de la greffière, le jour, et de la cochonne d'amour la nuit ; Ro-

Voir page C-2 : Saint-Narcisse

Escale au paradis

Les Grands Ballets présentent *La Sylphide*

Mathieu Albert

LES Grands Ballets canadiens (GBC) inaugurent leur 34e saison avec un ballet en forme d'escale au paradis. Une œuvre conçue à l'image d'une dérive au cœur du nirvana, avec nuée de danseuses en état de lévitation, garçons poétiques et sentimentaux, et histoire brodée au fil de soie. En accueillant *La Sylphide* à l'intérieur de leur répertoire, les GBC opèrent un crochet en direction des origines du ballet romantique, à une époque où les femmes enfilaient le chausson pour taquiner les fantasmes masculins, et où le tutu se portait comme un écran de protection devant les avances un peu trop coquines. Sur la scène, les hommes composaient un régiment d'adolescents purs et presque imberbes ; les femmes, un cortège interminable de nymphes sensibles à l'appel de la jeune virilité, mais pleines de coquetterie dans leur façon de dire

non en faisant mine de répondre oui.

Dans l'histoire du ballet, *La Sylphide* correspond à la case départ de ce que nous appelons aujourd'hui la tradition romantique. C'est avec celui-ci, dont la première version a été créée à Paris en 1832 par Filippo Taglioni, et dansée par sa fille Marie, que la danse quitte les rivages du divertissement frivole pour rejoindre les courants artistiques de l'époque, et intéresser des auteurs comme Théophile Gautier (qui fut le premier critique de danse), Gérard de Nerval, et Alfred de Musset. Ce dernier, ému jusqu'à la moëlle par la divine Marie, ira même jusqu'à lui composer un poème le jour où elle décide de remiser ses chaussons : « Si vous ne voulez plus danser, écrit-il, si vous ne faites que passer sur ce grand théâtre sombre, ne courez pas après votre ombre et tâchez de nous la laisser ». La danse inspire la poésie. Théophile Gautier, dans ses critiques au journal *La Presse* de Paris, le prouvera à tous les jours. On le

verra écrire à propos de *La Sylphide* : « Ce ballet commença pour la chorégraphie une ère toute nouvelle, et ce fut par lui que le romantisme s'introduisit dans le domaine de Terpsichore. À dater de *La Sylphide*, (...) l'Opéra fut livré aux gnomes aux ondins, aux salamandres, aux elfes, aux nixes, aux wilis, aux péris et à tout ce peuple étrange et mystérieux qui se prête si merveilleusement aux fantaisies du maître de ballet ».

La Sylphide, qui connaîtra deux versions subséquentes (en 1836, à Copenhague, par Auguste Bournonville, et en 1892, à Saint-Petersbourg, par Marius Petipa), inaugure un style d'écriture chorégraphique qui s'imposera avec la force d'un modèle au cours des 50 prochaines années.

Le spectacle de ballet est désormais conçu comme la rencontre de deux univers : celui de la réalité des personnages sur la scène, et celui, irréel, de la science-fiction, sorte d'au-

Voir page C-2 : Grands Ballets



Andrea Bordan dans *La Sylphide*.

Northern Telecom
présente

Une initiative de:
La Société pour la
promotion de la
science et de la
technologie

FESTIVAL
INTERNATIONAL



DU FILM
SCIENTIFIQUE
DU QUÉBEC

2e Festival international du film scientifique du Québec
du 21 au 27 octobre

Ça, c'est du cinéma!
Compétition internationale
Des soirées-événements
exceptionnelles
Entrée gratuite,
sur réservation

Hubert Reeves
Joël de Rosnay
Rock Demers
Grégory Charles
Un spectacle de
Marie Philippe

Montréal
• Jardin botanique (872-1424)
• Université de Montréal (849-1612)
• Université du Québec à Montréal (987-4717)

Québec
• Musée de la civilisation (643-2158)

Information générale: 849-1612

Avec le soutien de: Inspec-Sol Environnement, Ministère de l'enseignement supérieur et de la science, Gouvernement du Québec, Science et culture Canada, Environnement Canada, CQVB, Université de Montréal, U.Q.A.M., Le Devoir, Régie du cinéma, Alpha Vidéo et Film, Concept Audiovisuel, Mille Visions.

◆ Saint-Narcisse

ger Giguère dans le rôle du maire canadien-français contrarié par l'arrivée d'un petit ingénieur-écologiste — Nicholas François Reeve — dont rêve la petite postière — Chloé Sainte-Marie — prête à faire toutes les bassesses et à user de toutes les ruses, y compris apprendre le montagnais, pour le séduire. Devant eux, un clan d'anglais en habits de comptable, et un clan d'indiens aux visages lunaires et aux cheveux tressés, tous échappés d'une autre époque — le Québec de l'année 1935 — tous tirant la couverture de leur bord dans ce village qui annonce en quelque sorte le Québec de demain.

Refugiée dans l'escalier à côté du perchiste, je regarde l'équipe s'agiter entre deux changements de caméra, l'équipe marcher au pas comme à l'armée, l'équipe travaille à un train d'enfer comme si la fin du monde approchait. J'apprends que le tournage a pris du retard à cause de la pluie et qu'il faut profiter de l'claircie d'aujourd'hui pour rattraper, rattraper... Habituellement on tourne 3 pages de scénario par jour, aujourd'hui on a doublé la mise. À la tombée de la nuit, on devra avoir tourné 7 pages, un contrat complètement fou. « Tout le monde est inquiet sauf moi, offre Gilles Carle. Moi ces choses-là ne m'inquiètent pas. Ce qui m'inquiète par contre, c'est le film. Sera-t-il bon ou mauvais ? Le problème c'est que dans un cas comme l'autre, la démarche est la même. C'est cela qui est inquiétant. »

Gilles Carle a lancé cette dernière phrase avec un grand sourire diabolique. Non pas qu'il souhaite se casser la gueule mais il reconnaît la part d'absurde dans l'entreprise et plutôt que de s'en désoler, il a choisi d'en rire. Il faut dire qu'il a changé, Gilles Carle. Ses cinq années de purgatoire après l'échec cuisant de *La guêpe*, alors que plus personne ne voulait produire ses films, alors que les institutions excellaient dans l'art de le faire piétiner, alors qu'il était devenu persona non grata dans le

milieu du cinéma, ont été autant de douches froides qui lui ont fait comprendre la profonde relativité des choses. Aujourd'hui, il ressemble à un grand malade qui a été miraculeusement guéri et qui se faisant, a redécouvert la valeur de la vie et surtout la valeur du cinéma. L'enfant gâté et incontrôlable qu'il fut pendant de nombreuses années, celui qu'il fallait constamment contrôler sur les plateaux de peur qu'il ne glisse et ne parte à la dérive, est devenu un homme calme et en plein contrôle de la situation, un cinéaste au meilleur de son forme, ayant enfin retrouvé son élément et prenant un plaisir évident à y nager.

Le regarder aller sur le plateau est un pur charme. Avec son scénario tout frippé entre les mains, il n'y a pas une question à laquelle il n'a pas une réponse, pas un problème auquel il n'a pas une solution, pas une réplique qu'il ne modifie pas au gré de l'inspiration, et tout cela en quatrième vitesse, s'il vous plaît.

« J'ai été puni après *La guêpe*, dit-il, je le méritais dans la mesure où j'étais fatigué de mon propre cinéma et je me faisais du tort d'une drôle de manière. Cette fois-ci j'ai parfois l'impression que ce n'est pas moi qui fais le film, mais un loup caché au fond de moi. C'est un film comme je les aime, où Claude Gagnon, le producteur m'a donné 4 millions et la liberté absolue, où je ne tourne pas « un sujet », mais une histoire avec des êtres vivants, des êtres vicieux qui se respirent le cul et qui ont un appétit énorme pour la vie. Ils sont beaux, ils sont intelligents et surtout ils sont imperturbables. »

Largement inspiré de son enfance à Maniwaki, *La postière* que Carle a écrit tout de suite après *L'âge de la machine* est une ode à la liberté et à des parents qui n'ont jamais su être de bon puritains, bref une sorte d'« Amacord » québécois où la truculence des personnages n'a d'égal que leur absence totale de complexes.

« Quand la voisine sortait toute nue pour aller étendre son linge, ma mère m'appelait pour que je vienne la voir, raconte Carle. Ma mère était



Roger Giguère, le maire.

la championne mondiale pour réunir les femmes dans la cuisine ou la salle de bains et leur expliquer les fondements de la contraception. C'est pour cela que dans ce film-là les femmes s'entraident au lieu de se nuire. Elles jouent avec les hommes mais sont complices entre elles. »

Idem pour les deux actrices principales, Chloé Sainte-Marie et Michèle Richard qui s'entendent comme laroins en foire et donnent l'impression de se connaître depuis toujours. « Les gens sont étonnés que j'ai choisi Michèle Richard, dit Carle, moi ça ne m'étonne pas de moi-même. D'abord j'aime mêler les acteurs et mêler les classes sociales. De temps à autre, je donne un mot un peu compliqué à Michèle et elle adore ça. De la même manière, on lui a conçu des costumes très dignes, qui la changent de ses robes à paillettes. Elle est d'une étonnante docilité. Comme toutes les grandes stars populaires, le cinéma la fait rêver. »

Dans la salle du conseil, la lumière ne cesse de décliner. La tension monte et l'équipe redouble de vitesse pour déplacer la caméra réinstaller l'éclairage, replacer les accessoires. Dans la cohue des pas précipités, dans le vacarme des ordres criés comme des commandes de restaurants, seul Gilles Carle ne semble pas voir le temps filer, seul Gilles Carle reste détendu, imperturbable, un loup déguisé en cinéaste, un loup qui attend son heure pour de ses destructeurs, ne faire qu'une seule et délectable bouchée.

Par ailleurs, et comme la quasi totalité des oeuvres issues du répertoire du 19e siècle, le ballet d'Auguste Bournonville comporte également des passages inspirés par la danse folklorique. Ici, des passages de reels écossais (l'histoire se déroule en Écosse) sont intercalés à l'ensemble du vocabulaire classique. Il s'agit pour le chorégraphe, comme pour ses congénères, d'une façon d'alimenter la grammaire de la danse et d'évoquer par le geste l'esprit du lieu où son oeuvre prend place.

Pour faire contraste à la poésie éthérée d'Auguste Bournonville, les GBC présentent en complément de programme *Allegro Brillante* de Balanchine. Une oeuvre de pure virtuosité qu'il a créée en 1956 avec les danseurs du New York City Ballet. Le ballet est entré au répertoire des GBC en 1963, et a été dansé pour la dernière fois à Montréal en 1983. Un retour à la surface que nous accueillons avec le bonheur d'une résurrection.

Chez Bournonville, dont les GBC présentent la version du ballet qu'il a créée à Copenhague, sur la scène de Wilfrid-Pelletier les 25, 26 et 31 octobre, ainsi que les 1er et 2 novembre, « la danse est plus brillante que dans la version de Taglioni », dit Lawrence Rhodes, le directeur artistique de la compagnie.

« Auguste Bournonville (1805-1879) qui était lui-même un excellent danseur a fait de *La Sylphide* une oeuvre dans laquelle l'interprète masculin occupe une place aussi importante que celle de sa partenaire. Et ceci, précisément, correspond à un trait caractéristique de l'ensemble des pièces qu'il a réalisées. »

« Contrairement à l'esprit du temps, qui voulait que la danse soit une forme d'art dominée par les fem-

mes, il a fait en sorte de rétablir l'équilibre, et de donner aux danseurs des partitions chorégraphiques aussi développées que celle de leur partenaire. Par exemple, dans *Giselle* (chorégraphié par Jean Coralli et Jules Perrot en 1841), le danseur n'a qu'une seule variation à exécuter alors que dans *La Sylphide* il en a sept... »

« Par ailleurs, et comme la quasi totalité des oeuvres issues du répertoire du 19e siècle, le ballet d'Auguste Bournonville comporte également des passages inspirés par la danse folklorique. Ici, des passages de reels écossais (l'histoire se déroule en Écosse) sont intercalés à l'ensemble du vocabulaire classique. Il s'agit pour le chorégraphe, comme pour ses congénères, d'une façon d'alimenter la grammaire de la danse et d'évoquer par le geste l'esprit du lieu où son oeuvre prend place.

Pour faire contraste à la poésie éthérée d'Auguste Bournonville, les GBC présentent en complément de programme *Allegro Brillante* de Balanchine. Une oeuvre de pure virtuosité qu'il a créée en 1956 avec les danseurs du New York City Ballet. Le ballet est entré au répertoire des GBC en 1963, et a été dansé pour la dernière fois à Montréal en 1983. Un retour à la surface que nous accueillons avec le bonheur d'une résurrection.

Chez Bournonville, dont les GBC présentent la version du ballet qu'il a créée à Copenhague, sur la scène de Wilfrid-Pelletier les 25, 26 et 31 octobre, ainsi que les 1er et 2 novembre, « la danse est plus brillante que dans la version de Taglioni », dit Lawrence Rhodes, le directeur artistique de la compagnie.

« Auguste Bournonville (1805-1879) qui était lui-même un excellent danseur a fait de *La Sylphide* une oeuvre dans laquelle l'interprète masculin occupe une place aussi importante que celle de sa partenaire. Et ceci, précisément, correspond à un trait caractéristique de l'ensemble des pièces qu'il a réalisées. »

« Contrairement à l'esprit du temps, qui voulait que la danse soit une forme d'art dominée par les fem-

Renée Claude, la noblesse de l'interprétation

Renée Claude

Georges Brassens, j'ai rendez-vous avec vous
En spectacle à la Butte St-Jacques
18 et 19 octobre, 1er et 2 novembre,
20 h 30

Sylvain Cormier

ENFANT, j'aimais Renée Claude. Pas Renée Claude, la muse des poètes et des auteurs-compositeurs, ni l'admirable interprète de Clémence Desrochers, Claude Léveillé ou Georges Brassens, mais Renée Claude, la chanteuse populaire en vedette au *Jeunesse d'aujourd'hui* de Jacques Salvail et au *Donald Lauréat Chaud*, dont j'achetais l'un après l'autre les 45-tours que j'apprenais par coeur : *Tu trouveras la paix*, *Le tour de la terre*, sans oublier et *Le début d'un temps nouveau* et son credo hippie (« La moitié des gens n'ont pas trente ans / Les femmes font l'amour librement / Les hommes ne travaillent presque plus / Le bonheur est la seule vertu »). Je la trouvais profondément belle, et ses longs cheveux noirs me semblaient se mouvoir dans un ralenti infini-délicieux.

Aux dernières Francolies de Montréal, en première partie de Claude Gauthier dans le cadre d'une charmante soirée *boîte à chansons* au Spectrum, j'ai retrouvé avec ravissement mon amour d'enfance, intact, aussi pur que dans le cocon douillet de ma mémoire, et constaté que l'on pouvait savoir d'instinct, à neuf ans, ce que l'on aimerait toute sa vie. Plus au fait de l'ensemble de sa carrière, j'appréciais cependant pour la première fois toute la noblesse qu'elle conférait au statut d'interprète, relisant Raymond Lévesque, Gilles Vigneault et le chef d'oeuvre d'Aragon-Brassens, *Il n'y a pas d'amour heureux*, avec délicatesse et maestria.

Le souvenir de l'émotion ressentie alors, mêlée à celles de l'enfance,



Renée Claude

m'a disposé plus que favorablement au rendez-vous avec George Brassens que Renée Claude propose depuis la semaine dernière à la Butte St-Jacques (50, rue St-Jacques O.). L'entendre à nouveau, se frottant à un corpus aussi exigeant dans le contexte intimiste et chaleureux de la Butte, m'enchanterait assurément. D'autant plus que je ne connaissais de Brassens, à ma grande honte, qu'une poignée de classiques et une litane de lieux communs (la moustache, la pipe, l'imitation de Jean-Guy Moreau, les caricatures affectueuses de Gotlib, autant dire rien). Peut-on imaginer mieux que de le découvrir ainsi, par le biais d'une interprète aussi sensible ?

George Brassens, j'ai rendez-vous avec vous célèbre ses dix ans, les mêmes 120 mois qui nous séparent de ce jour d'octobre 1981 où le bon Dieu donna suite un peu prématurément à la *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*, requête ul-

time d'oncle Georges. Depuis sa création au Théâtre de Quat'Sous, dont la coïncidence avec le trépas de Brassens était fortuite, Renée Claude l'inscrit régulièrement à son agenda, en alternance avec son mémorable hommage à Clémence Desrochers (*Moi, c'est Clémence que j'aime le mieux*) ou le récital plus personnel qu'elle émaille des chansons que les Stéphane Venne, Luc Plamondon et Germain Gauthier, entre autres, composèrent à son intention. Spectacles-phares auxquels Renée Claude ajoutera, au fil des ans, quelques événements uniques, dont le show *Partenaires dans le crime* avec Claude Léveillé, et le rôle de Françoise qu'elle tint dans l'opéra *Nelligan*.

Transposé aux claviers par François Dubé, chanté par une voix de femme, le répertoire de Brassens, dont Renée Claude a privilégié le versant tendre et les plus touchantes expressions d'amour et d'amitié (*Au bois de mon coeur*, *La non-demande en mariage*, *Les copains d'abord*), acquiert une gravité, une intensité émotionnelle qu'atténuaient souvent le jeu de guitare volontairement minimal et le phrasé hachuré du poète. Quant aux refrains drôlatiques - et parfois, un tantinet misogynes - (*Le pornographe*, *Le nombril des femmes d'agents*, *La ronde des jurons*, cette dernière augmentée d'un couplet québécois désopilant), le changement de point de vue en révèle plus que jamais la charge ironique.

Cela dit, peu m'importe que Renée Claude prête vie aux oeuvres de Ferland, Plamondon ou Brassens, c'est toujours elle que j'écoute, et c'est le son de sa voix qui a préséance sur les textes, aussi monumentaux soient-ils. Par moments, j'en arrivais l'autre soir à ne plus entendre qu'une suite de phonèmes chantés, où le sens ne pouvait que nuire à la douceur du trémolo. Interprète au sens noble, Renée Claude laissait à Brassens toute la lumière, mais c'était elle qui m'éblouissait.

TÉLÉVISION

L'équipée de Radio-Québec

Hugo Léger

Si la Société Radio-Canada a sa *Course Destination Monde*, Radio-Québec a maintenant la sienne. Sans feuille de pointage, sans juge, sans compétition. Mercredi dernier, sur le coup de midi, quatre jeunes Québécois ont en effet enfourché leur moto-cross, micro et caméra en bandoulière, et pris le chemin de l'Amérique latine. Pour ces intrépides, l'aventure n'est pas au coin de la rue, mais au bout du continent où ils tourneront huit reportages que l'émission *Nord-Sud* diffusera au cours des prochains mois.

Membres du groupe Evas (pour Expédition Vidéo Amérique du Sud / Centrale), Yannick Rose, producteur (21 ans), Benoît Jacob, réalisa-

teur et caméraman (27 ans), Phippe Beauchamp étudiant en relations internationales et spécialiste de la survie en forêt (21 ans) et Élise De Blois, réalisatrice (28 ans) traverseront la majorité des pays d'Amérique centrale et du Sud, du Mexique au Chili, enjambant les régions politiquement trop chaudes de l'hémisphère sud. Le but de l'opération : sensibiliser les Québécois aux valeurs, aux cultures et aux conditions de vie des populations d'Amérique latine.

Débrouillards, les jeunes, et commandités un maximum. Je vous fais grâce de tous les appuis commerciaux qu'ils ont reçus. Disons simplement que vous pourrez les lire dans LE DEVOIR et dans le magazine *Expédition Plein Air*, et les écouter tous les mardis, à compter de novembre, à CBF-Bonjour, l'émission de Joël Le Bigot. Bonne route.

Coup de coeur

Ces dernières semaines, la télé

québécoise a mis à l'antenne quelques reportages, et de bons, sur les enfants. Des documents qui ont fait leur travail : alerter l'opinion publique. Qu'on pense au *Spasme de vivre* ou aux *Enfants de la rue* à Enjeux. Mardi soir, le Match de la vie emboîtait le pas avec *L'enfance sous les verrous*, un reportage troublant de Gilles de Maistre. Aux États-Unis, en Roumanie, aux Philippines, au Pérou, des enfants dont le seul crime est d'être né dans la misère, sont mis arrières les barreaux. Difficile de rester insensible à la vue d'un petit Noir de 10 ans qui ne peut plus « concevoir de rêver en prison ». Aucun commentaire dans ce reportage : juste des images d'enfants aux yeux tristes qui racontent leur détention. J'avoue avoir eu la gorge serrée à la vue de cette fillette roumaine en pleurs, trouvée dans la rue, et qui pour seul réconfort, tombe sur les murs froids et blancs d'une prison. Doublement pénalisée, la petite. Quelle injustice.

Complet

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNES GROSSMANN

MOZART

Le lundi 21 octobre 1991, 20 h
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Soliste : André Laplante, pianiste

Ouverture de *Così fan Tutte*, K. 588
Concerto pour piano n° 21, en do majeur, K. 467
Symphonie n° 40, en sol mineur, K. 550

UNE INVITATION DE
QUEBECOR INC.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réervations téléphoniques :
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

LE QUATUOR QUÉBEC
BOCCHERINI — HAYDN — BRAHMS

PRO MUSICA

mercredi 23 octobre: 20 heures

À L'ÉGLISE ERSKINE AND AMERICAN
(angle rue Sherbrooke ouest et ave du Musée)
Stationnement: Édifice Standard Life, entrée de la Montagne

Billets: 15\$ (étudiant 8\$)
Pro Musica, 3450 Saint-Urbain, 845-0532
Billetterie Articulée, 4378 Papineau, 524-4526
Lettre-Son Musique, 5054 ave du Parc, 495-99297

Une Coproduction
SRC

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

Soliste:
VLADIMIR FELTSMAN
pianiste russe renommé

Concerto pour piano K.488.....Mozart
"Siegfried Idyll".....Wagner
Symphonie no. 96 "Miracle"...Haydn

LUNDI SOIR, 25 NOVEMBRE, À 20h.00

Billets en vente à la Place des Arts: \$20 - \$25 - \$30

STANDARD LIFE

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

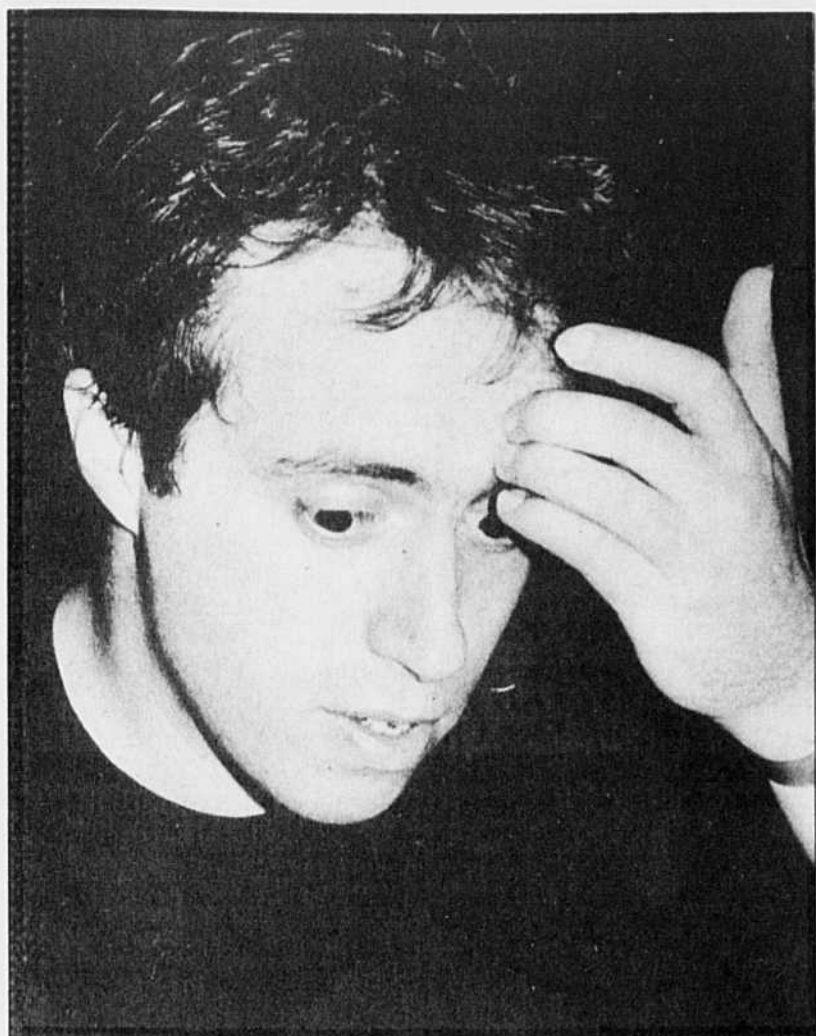
Réervations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 10 \$.

CARBONE 14 *Peau, chair et os*
de Gilles Maheu

En coproduction avec le Centre national des Arts à Ottawa et le Festival de théâtre des Amériques
DU 27 NOV. AU 14 DÉC. / THÉÂTRE ESPACE LIBRE - (métro Frontenac): ADMISSION: 522-1245

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

"Le travail de Gilles Maheu est d'une fragilité et d'une inspiration rare."
R. Lévesque, LE DEVOIR, Montréal, mai 91
"Peau, Chair et Os, est un spectacle splendide, d'une grande magie."
W. Krynski, VICE VERSA, septembre 91
"Une succession d'images qui rejoignent les pulsions les plus secrètes de l'homme."
J. Beaunoyer, LA PRESSE, Montréal, mai 91
"Carbone 14 is physical theatre at its blasting best."
K. Greenaway, THE GAZETTE, Montréal, mai 91



Jaco Van Dormael

PHOTO JACQUES GRENIER

JACO VAN DORMAEL

Comme les chansons de Trenet

Odile Tremblay

« ON DEVIENT plus tôt ce qu'on ne voudrait pas être. On fait plus tôt ce qu'on ne voudrait pas faire, pour finir de la façon dont on ne pensait jamais finir sans aucun espoir de compensation ». Ça, c'est la phrase de Rimbaud. Pas dans sa fulgurante phase poète, mais, à la fin de sa vie, à travers les lettres qu'il expédiait du fond de la noire Abyssinie. Jaco Van Dormael, au moment de composer le scénario de *Toto le héros* est tombé sur la prose de ce Rimbaud dernière manière, quand le poète ne croyait plus qu'on peut réinventer la vie ni voguer sur des bateaux ivres. Et ça lui a inspiré les destins de ses personnages. « Mais faut-il que la vie mène quelque part ? » demande, rêveur le cinéaste.

Lui, c'est un Belge qui fait encore plus jeune que son âge (34 ans), simple, sympa, en jeans, du genre rigolo. Je l'ai rencontré dans les coulisses du FFM où il accompagnait son *Toto le héros*, film unanimement loué qui révèle un des talents les plus originaux de l'année et que Cannes couvrira de lauriers. « Mais on compare des pommes et des poires dans les festivals. La seule façon de promouvoir un film, c'est de demeurer bien cons-

cient qu'il s'agit d'un jeu de cons », tranche mon vis-à-vis. En attendant, rarissime phénomène, *Toto le héros* plaît à toutes les audiences, les intellos crient au chef-d'œuvre, le grand public, enfants, retraités, hommes, femmes, lui font fête en chœur.

L'aventure *Toto* vient de bouffer cinq ans de vie à son créateur, dont la moitié passée à courir les subventions. « Quand un film est très visuel, la difficulté première consiste à vendre son scénario, car personne ne comprend ce que le produit va donner. Imaginez : Léonard de Vinci cherchant preneur pour son projet de Joconde. Il décrit une femme plutôt brune, qui sourit, mais pas vraiment. Moi, mon producteur me demandait : elle sourit ou elle sourit pas, cette conne ? » Sa caméra d'or de Cannes, Jaco Van Dormael l'a dédiée à tous les scénarios qui dorment dans les tiroirs, trop bons, donc impossibles à tourner. C'est pourquoi à son avis, les plus grands chefs-d'œuvre du cinéma n'ont jamais vu le jour.

« Ma vie pourrait se résumer à un seul destin : réaliser un jour *Toto le héros* », profère-t-il. De 18 à 24 ans, il a travaillé dans un cirque belge, le *Big Flying Circus*. « Ce qui m'a inspiré le côté tragi-comique de mon film », précise-t-il. Ensuite, Jaco a

dérivé du côté du théâtre pour enfants. Or, ces derniers sont, comme on sait, des juges impitoyables qui ne rient qu'à des scènes désopilantes et baillent d'ennui si par malheur le gag ne décoche pas sa cible. Dure école qui lui a donné une exigence, une soif de précision, du rythme et du tempo mis à profit dans le court métrage. Le cinéaste en a réalisé une dizaine, dont plusieurs comédies musicales. « Personne ne va voir les courts métrages, je vous l'accorde, mais le genre nous permet de faire avancer le cinéma. C'est un avantage ? Non ? »

Comment qualifier *Toto le héros* ? « Comme les chansons de Trenet, c'est quelque chose de très noir et de très optimiste à la fois », répond son créateur. Il a voulu donner une construction de comédie à une tragédie, en avançant par clips, épousant de façon organique les mécanismes du cerveau. « Si le spectateur a l'impression que le film avance par bonds d'une époque à l'autre, c'est que tout se passe dans la tête du personnage ». Sa hantise : les trous, les temps morts, qu'il a minutieusement gommés pour donner cette mécanique joyeuse qui bouge harmonieusement comme un mobile. Le cinéaste se décrit comme un être lent, minutieux, adorant peaufiner. L'écri-

ture et le montage conviennent à son tempérament perfectionniste. Pour lui, le tournage est un véritable travail à la chaîne où tous les emmerdements inimaginables vous tombent dessus en cadence.

Renaissance du cinéma belge, ce succulent *Toto le héros* ? Une chose est certaine, Jaco Van Dormael a rapatrié pour le réaliser les acteurs de son pays. L'interprète d'Alfred avait lâché le cinéma pour tenir un magasin de fromage quelque part en Belgique. Fabienne Loriaux (la mère de Thomas) faisait de la post-synchrone. Jo de Backer (Thomas adulte) s'était recyclé dans le marché de l'antiquité. « La Belgique est une nappe de pétrole sur laquelle on ne fore pas de puits », dit le cinéaste. Mais lui a su découvrir aussi des talents cachés, ceux des enfants entre autres qu'il dirige avec génie. « Les enfants ne savent pas maquiller. Ils ont la foi. Si on ne parvient pas avec eux à la pureté, on se plante. Cela prend quarante ans de métier à un Michel Bouquet (le fabuleux interprète de Thomas vieux) pour atteindre comme les enfants cet état de grâce ».

Le plus étonnant, c'est que Jaco Van Dormael ait accédé dès son premier long métrage au même état de grâce.

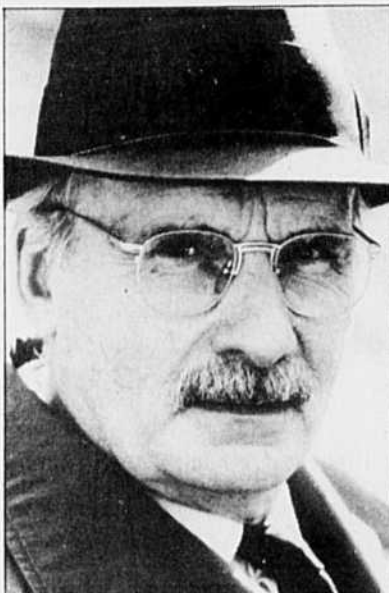
CINÉMA

Drôle, touchant et original

Toto le héros

Réalisation et scénario : Jaco Van Dormael. Avec Michel Bouquet, Jo de Backer, Thomas Godet, Gisela Uhlen, Mireille Perrier, Sandrine Blancke, Peter Bonke, Didier Ferney. Image : Walther Van den Ende. Musique : Pierre Van Dormael. (Belgique 1991). En v.o. française au cinéma Festival (l'ancien Elysée). (1h30).

Odile Tremblay

Michel Bouquet dans *Toto le héros*.

ceux, lui. Flashback donc aux premiers âges du héros. Il y a la petite soeur Alice, dont Toto est amoureux fou, qu'il rêve comme les anciens Égyptiens d'épouser un jour tandis que l'excécrable Alfred lui tourne autour. Il y a papa, le pilote, qui, pour répondre aux caprices du père d'Alfred, s'envole une fois de trop pour ne jamais revenir, il y a le frère mongolien sachant savourer les petites joies de la vie (écouter courir les taupes, par exemple), il y a la maman, puissance tutélaire bonne et lointaine à la fois.

Jaco Van Dormael a rendu l'univers enfantin avec la maîtrise de ceux qui ne l'ont jamais quittée et qui en connaissent toute la cruauté et l'amoralité. Ici les enfants mettent le feu, piquent dans les magasins, mentent à qui mieux mieux. Ils sont diaboliques, suaves et touchants. Vrais en un mot. D'autant plus que les jeunes comédiens font des miracles d'interprétation. Sandrine Blancke, surtout, désarmante de naturel dans le rôle de la délicate et sans scrupule petite Alice animée de pulsions séductrices et incendiaires.

Le film bondit d'une époque à l'autre : enfance de Thomas, jeunesse, vieillesse déboulant sous l'oeil de la

caméra de Van Dormael. Michel Bouquet campe un bouleversant Thomas vieux, soupirant d'être passé à côté d'une vie qui ne lui a jamais appartenu en propre. Autre performance : celle de Mireille Perrier, en Evelynne, réplique adulte de la soeur de Toto en jolie passante au charme acidulé qui lui dérobe son cœur.

Le rythme de *Toto le héros* ne s'étiote jamais. Van Dormael a su naviguer avec grande souplesse à travers les âges de la vie, alterner rêve et réalité par des images colorées, jazzées, drôles, parfois oniriques. Une robe jaune traverse le film, l'éclat d'un incendie, un regard provoquant d'une petite fille. Les styles se confondent, les émotions se chevauchent, on sourit, on se désole. Et Van Dormael est si habile à doser ses cocktails d'effets, qu'il nous persuade que ces associations de souvenirs, accolés pêle mèle, c'est justement ça, la vie.



Toto le héros, un film de Jaco Van Dormael.

Il. Y a de ces films miracle qui font lever de leur chaise les spectateurs les plus blasés, qui insufflent un coup de vent frais au septième art, qui vous rappellent que le cinéma peut être drôle, touchant et original à la fois. Sans réserves. Tel est l'adorable *Toto le héros* du Belge Jaco Van Dormael. Rares sont les premiers longs métrages à révéler une facture de virtuose. Celui-ci, oui. D'ailleurs, il glanait à Cannes la *Caméra d'or* de même que les prix de la Jeunesse et du public. Cette semaine, le film inaugure le cinéma Festival, l'ancien Elysée de la rue Milton reprenant du service avec cette perle.

Je mets n'importe quel défi de résister au charme dévastateur de *Toto le héros*. Au menu, des ingrédients savamment rythmés et dosés : poésie, humour fou, tendresse et de tristesse; toutes émotions vous prenant à bras le corps et à la gorge sur une rengaine de Trenet qui proclame que le cœur fait Boum. Sous la légèreté du traitement et du propos bondissants, le film parle de désespoir et interroge le sens de la vie avec une pudeur douce qui sonne juste et une sensibilité frémissante. De quoi faire sortir le cinéma belge de l'ombre où il se terrait. Ah la merveille que voici !

Toto le héros suit le cours de la mémoire d'un vieil homme, à travers les souvenirs clips qui se bousculent en désordre, font fi de la chronologie. Dans sa triste maison de retraite, Thomas rêve qu'il exterminerait Alfred, voisin jadis abhorré, ayant, croit-il, fait l'objet avec lui d'une substitution au berceau. Or Alfred, c'est tout le contraire du sensible Toto : gros, riche, terre à terre, et chan-

FAMOUS PLAYERS INFO-FILM 866-0111 11h00 à 22h00

LE FILM QUI A BATTU CYRANO POUR L'OSCAR

"UNE OEUVRE PUISSANTE!"
EMOTIONS FORTES ET IMAGES MAGNIFIQUES.
...INTÉPOREL
...UN GRAND FILM!"
...BRAVO!"
TOUCHANT ET IRRESISTIBLE

Meilleur film en langue étrangère 1991

VOYAGE VERS L'ESPOIR

UN FILM DE XAVIER KOLLER

LE DEVOIR **cinéma** **cinéma** **cinéma**

Le PARISIEN 12-15-20-30-45-7-00-9-20

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

"Miam-Miam!"
- RENÉ HOMIER-ROY

"Délirant!"
- JOURNAL DE MONTRÉAL

"Pétillant!"
- LA PRESSE

"Époustouflant!"
- LE SOLEIL

"Bidonnant!"
- JOURNAL DE QUÉBEC

"Étourdissant!"
- LE DEVOIR

"Mordant!"
- THE GAZETTE

"Truculent!"
- CHANTAL JOLIS

"Délicieux!"
- TORONTO SUN

"Tordant!"
- TORONTO STAR

"Hilarant!"
- LE PUBLIC

DELICATESSEN



UN FILM DE JEUNET ET CARO

AVEC DOMINIQUE PINON MARIE-LAURE DOUGNAC JEAN-CLAUDE DREYFUS KARIN VIARD RUFUS

DIALOGUES DE GILLES ADRIEN MUSIQUE ORIGINALE DE CARLOS D'ALESSIO DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DARIUS KHONDJI

MONTAGE HERVE SCHNEID SON JEROME THIAULT ET VINCENT ARNARDI PRODUIT PAR CLAUDE OSSARD

MARTINI CAFE CAMPUS KOI 96.9 FM **cinéma** **cinéma** **cinéma** **cinéma** **cinéma** **cinéma**

4e SEM à l'affiche en v.f. au L'ANGELIER, COMPLEXE DES JARDINS, CARREFOUR LAVAL. En v.f. avec s.t. anglais au FAUBOURG

"Admirable!"
- Le Monde

"Isabelle Huppert est sidérante!"
- Première

"Un film extraordinaire: les décors, les costumes... et Isabelle Huppert est, une fois de plus, merveilleuse."
- Le Figaro

"Claude Chabrol a réussi la plus merveilleuse adaptation du chef-d'oeuvre de Gustave Flaubert."
- Le Point



UN FILM DE CLAUDE CHABROL

ISABELLE HUPPERT

JEAN-FRANÇOIS BALMER CHRISTOPHE MALAVOY JEAN YANNE

LUCAS BEAUX CHRISTIANE MINAZZOZI d'après "MADAME BOVARY" de GUSTAVE FLAUBERT

adaptation et dialogues de CLAUDE CHABROL directeur de production YVES CRENY

photo JEAN RABIER musique MATHIEU CHABROL montage MONIQUE FARDOLIS

une production MK2 S.A. C.E.D. PRODUCTIONS FR3 FILMS PRODUCTIONS

cinéma **cinéma** **cinéma** **cinéma** **cinéma** **cinéma**

2e SEM à l'affiche aux cinémas DAUPHIN, CARREFOUR LAVAL

CINÉMA

Une bonne production hollywoodienne

Frankie & Johnny

Real : Garry Marshall. Scénario : Terrence McNally d'après sa pièce de théâtre *Frankie & Johnny in the Clair de lune*. Avec Al Pacino, Michelle Pfeiffer, Hector Elizondo, Kate Nelligan. Image : Dante Spinotti. Musique : Marvin Hamlisch. En v.o. aux cinémas de Parc, Loews, Laval, Cinéma V, Greenfield Park, Versailles.

Odile Tremblay

C'EST sur fond de misère urbaine et de « grande ville mère de toutes les solitudes et de tous les vices » que se conjugue la dernière comédie d'amour de Garry Marshall, le réalisateur de *Pretty woman*. Son dernier film sert de prétexte à l'affrontement Al Pacino/Michelle Pfeiffer, deux super vedettes se mesurant et se collettant à des rôles nuancés, donc en principe difficiles et intéressants, où le tragi-comique côtoie la tendresse et la révolte. Par la modernité de son thème, *Frankie & Johnny* aurait pu être un grand film, mettant en scène des Roméo et Ju-

liette modernes abimés par le siècle et la ville, dans l'amour fleurant comme un fleur de macadam parmi la décadence et la déception. Mais il ne réussit en bonne production hollywoodienne qu'à constituer une comédie de mœurs légère et court vêtue qui se regarde bien, s'oublie tout aussi vite. Et passe comme un coup de vent.

Dans un « greasy spoon » glauque où Frankie (Michelle Pfeiffer) est serveuse, arrive Johnny (Al Pacino) le nouveau cuisinier. Il sort de prison, amorce une nouvelle vie, jette son dévolu sur Frankie, qui en est pourtant revenue de l'amour et des hommes. La partie ne sera pas si facile entre les deux tourtereaux. Car la belle veut bien passer une nuit avec son soupriant, mais l'amour, le mariage, non merci. On est à la fin du siècle et les valeurs sont euls par dessus tête.

En fond de scène, New York, avec la faune du café, serveuses et clients rigolos et bizarroïdes, dont la caméra capte les mimiques et va chercher les ridicules. Les personnages

secondaires sont juteux, typés. Ils donnent souvent la vie au film, finalement. Frankie & Johnny courtise un univers de gentille caricature. Il y a les serveuses bonnes filles qui jouent du sexe pour tromper leur solitude, il y a le couple d'homosexuels sans malice, il y a les voisins de Frankie, celui qui bat sa femme, celui qui aime la sienne. Les fenêtres sont grandes ouvertes. Chacun vit les uns sur les autres. L'instinctisme est partout, dans les petits logements délabrés, le vieux divan lit, les « posters » tout croches. Ça aurait pu être franchement sordide, mais Garry Marshall met un filtre à l'horreur, la civilise en quelque sorte. On peut reprocher à son film d'avoir récupéré son thème, lui enlevant au passage griffes et dents pour le rendre inoffensif. Classique traitement américain. Le bas fonds de New York peut-être mis entre toutes les mains. Dommage !

Mais *Frankie & Johnny* est parvenu, rare mérite, à sinon enlaidir, du moins banaliser la belle Michelle Pfeiffer dont on voit saillir tout à-coup les veines sur les tempes,

dont la perfection s'écaïlle, ce qui lui donne en quelque sorte un côté humain et émouvant. Sans compter, qu'elle fréquente ici un registre un peu vulgaire qu'on ne lui connaissait pas et qu'elle rend avec tout le professionnalisme qui est le sien. Le film ne sera pourtant ni pour elle ni pour Al Pacino le grand rôle qui marque. Peut-être parce que le cinéaste ne leur a pas permis de s'éloigner d'une certaine superficialité qui leur pèse comme un boulet à leur pied. Entre eux, la confrontation s'amorce, mais refuse de s'enflammer, comme un rendez-vous brûlant transformé en rencontre polie, efficace. Limitée, en somme.

Et puis le film est un peu longuet et aurait pu être écourté d'une bonne demi heure. Il fait bien le procès du siècle, où tant de petites âmes au bout du compte sensibles se sont brisées les ailes dans le brasier des amours multiples, violentes souvent, tout cela perd sa vraie portée et sa dimension tragique dans un film divertissant, édulcoré qui aurait pu mais...



Michelle Pfeiffer et Al Pacino dans *Frankie & Johnny*.

PHOTO ANDREW COOPER

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

LE SILENCE DES AGNEAUX

(V. fr. de *Silence of the Lambs*) Thriller policier réalisé par Jonathan Demme. Avec Jodie Foster, Anthony Hopkins et Scott Glenn. Sortie simultanée le 24 octobre. A la recherche d'un fou meurtrier, qui dépèce ses victimes comme si elles étaient des « bêtes », un des enquêteurs du FBI consulte un psychiatre, enfermé pour des crimes abominables, par l'intermédiaire d'une débutante, qui obtiendra de manière sincère mais par un étrange échange réciproque d'informations,

une certain nombre de renseignements. Même si elle doit faire face seule au maniaque.

CONFRONTATION À LA BARRE

(V. fr. de *Class Action*) Drame judiciaire réalisé par Michael Apted. Avec Gene Hackman, Mary Elizabeth Mastrantonio et Colin Fries. Sortie simultanée le 24. Une jeune avocate travaillant pour le compte d'une firme qui ne cherche qu'à protéger les intérêts des chefs de file industriels, est confrontée à la barre par son père, grand spécialiste des causes populaires, dans un procès impliquant une compagnie d'automobiles, qui se serait rendue coupable de négligence. En fait, c'est le père contre sa fille dans un étonnant combat judiciaire.

C'EST MA MORT APRES TOUT

(V. fr. de *Defending Your Life*) Comédie écrite et réalisée par Albert Brooks. Avec Albert Brooks, Meryl Streep, Rip Torn et Lee Grant. Sortie simultanée le 23. Un homme de publicité, après avoir acheté l'auto de ses rêves, l'emboutit dans un autobus et se retrouve en chaise roulante dans un curieux état intermédiaire suivant la mort et à l'aube de son dernier jugement, procès qui durera quatre jours. C'est là qu'il fait la rencontre d'une autre âme en transition. Que lui réserve-t-on ? Le paradis ou la réincarnation ? IMPROMPTU Comédie de mœurs de James Lapine. Avec Judy Davis, Hugh Grant, Bernadette Peters, Julian Sands et Mandy Patinkin. Sortie en anglais le 24. Dans une somptueuse reconstitution historique, en 1835, George Sand, l'âme à la provocation, se rend chez Franz Liszt et sa maîtresse où on entend par ailleurs Frédéric Chopin s'illustrer dans une pièce voisine. Charmée, Sand s'invite à séjourner au château suivie par son ami, où Frédéric lui confie son amour et est trahie par la maîtresse de Liszt, jalouse de tant de sentiments.

ÉGALEMENT DISPONIBLES
Le mystère de la source (Avec Dack Rambo et Shari Shattuck. En français le 24). La découverte d'un ancien manuscrit sur la *Fontaine de Jouvence* de Ponce de Léon entraîne deux archéologues dans une incroyable poursuite.
Time Stalkers (Avec William Devane et Lauren Hutton. En français le 24). Un professeur, intéressé par le Far-West et intrigué par le voyage dans le temps, tente d'empêcher un homme du 26e siècle de changer le cours de l'histoire.

À VENIR
Fantasia (29 octobre); *Robin des Bois*, *Prince des Voleurs* (30).

THÉÂTRE

Les aventures des Steinhop

De et avec Chantal Bessette, Jean Gaudreau et Yves Michaud. Mise en scène de Jean Gaudreau. Costumes, décor et accessoires de Caroline Mercier. Au Tritorium (cégép du Vieux-Montréal) jusqu'au 20 octobre à 20 heures.

Hervé Guay

LE PREMIER spectacle d'une compagnie de théâtre n'est pas une mince affaire. En particulier lorsque ceux qui composent le groupe n'ont qu'une expérience minimale de l'art dramatique. Les « Créations méchantes Boris » ont donc mis gros avec leur première production, *Les aventures des Steinhop*. Spectacle qu'ils ont eux-mêmes produit en louant le Tritorium, sans contribution extérieure, si ce n'est une petite bourse du Conseil des arts. Et ils ont perdu.

Il n'y a rien à sauver de leur dernier spectacle. Lorsque pour trouver l'élément positif d'une production, il faut se rabattre sur le dossier de presse, c'est que la pièce vole bien bas.

Peut-être le groupe, issu de l'option-théâtre du cégep Lionel-Groulx, a-t-il voulu en faire trop, faute de moyens. Par exemple, les comédiens ont également mis la main au texte. Le metteur en scène, Jean Gaudreau, joue aussi deux petits rôles dont celui complètement inutile et ringard du batteur. Ghyslain Luc Lavigne s'est occupé du son, de la lumière, de la direction de production et signe en plus une partie de la musique.

Quoi qu'il en soit, le résultat est pitoyable. Le programme parle de « satire impitoyable du couple moderne », d'un « spectacle fou, éclaté ». Inutile de dire qu'il s'agit d'un langage excessif, de promesses non tenues. À l'exception d'une seule, celle de nous montrer des comédiens suspendus dans les airs.

D'accord. Mais encore faut-il qu'ils

Perte totale



Chantal Bessette et Yves Michaud dans *Les aventures des Steinhop*.

puissent jouer de ce système de poulies et de contrepoids qu'on nous vante. Or, on nous donne à voir deux apprentis comédiens, lesquels ont du mal à se mouvoir à la surface d'une forêt de tuyaux. Malhabiles, ils débilitent blagues et clichés, d'une redon-

dance proche de l'inconscience. Pas la peine d'aller plus loin, le spectacle parle de lui-même. S'il faut comparer, bien des spectacles amateurs sont meilleurs et comportent moins de maladresses.

CAMÉRA D'OR ■ PRIX DU PUBLIC
CANNES 1991

L'ACTUALITÉ Il y a tant de bonheurs dans ce film, tant de surprises aussi, tant d'intelligence dans la manière et tant d'invention dans le propos qu'on devrait forcer les étudiants en cinéma à le voir au moins une fois. Pas pour le copier, bien sûr, mais plutôt pour y apprendre comment raconter une histoire.
René-Homier-Ray

JOURNAL DE MONTRÉAL Michel Bouquet sublime! On rit, on s'attendrit, on pleure, on s'émerveille.
Louise Blanchard

SÉQUENCES Un film qui sort de l'ordinaire et qui vous habitera longtemps avec bonheur.
Leo Bonneville

Toto Le Héros

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

MICHEL BOUQUET • MIREILLE PERRIER • JO DE BACKER

Scénario JACO VAN DORMAEL. Images WALTER VAN DEN TENDT. Décors HUBERT POUILLE. Montage SUSANA KOSLOBERG. Musique PIERRE VAN DORMAEL. Éditeurs Art Public, Chapman. "BOUM" de CHARLES TRENET. Coproducteurs PHILIPPE DUSSANT / LUCIANO GLOOR. Producteurs belges PIERRE SROOGI / SAINT-GEYS. Une coproduction BELGIQUE / FRANCE / ALLEMAGNE.

ÉGALEMENT LE COURT MÉTRAGE LES IRIS de SUZANNE CERVALS ET JACQUES CHALOUX. PRIX DU JURY - F.F.M. 1991

LE NOUVEAU CINÉMA Festival

Semaine : 7h30 - 9h30
Dim.: 1h30 - 3h30 - 5h30
7h30 - 9h30

35 RUE MILTON 849-7277

MONTAGNES DE FEU

Maintenant à l'affiche!

« Au delà de la peur... la magie des volcans. » Sophie-Andrée Blonin, Radio-Canada

« La lave crépite, explose, comme si vous y étiez. » Odile Tremblay, Le Devoir

« L'enfer, comme si vous y étiez. » Serge Dussault, La Presse

IMAX

Le film le plus explosif de l'année.

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes • Renseignements 496-4629

Logos: CFTM, CFCF 92.5, CIBC

MARC ST-PIERRE
LORRAINE PINTAL
GABRIEL ARCAD

melliean

un film de ROBERT FAVREAU
Aska Film

à l'affiche au BERRI, COMMODORE, JOLIETTE et BOÎTE À FILMS St-Jean

" ROBE NOIRE EST UNE SPLENDEUR !
Jamais la nature québécoise n'a paru aussi sublime... Quant à la version française, excellente, je la trouve ma foi encore plus crédible que l'originale! ...Grandeur, talent, profondeur, originalité et beauté qualifient ce Beresford."
LUC PERREAU, LA PRESSE

14 ANS

Du réalisateur de "Driving Miss Daisy"
BRUCE BERESFORD
L'Histoire des gens d'ici avec
LOTHAIRE BLUTEAU

Robe Noire

ALLIANCE COMMUNICATIONS et SAMSON PRODUCTIONS PRÉSENTENT ROBE NOIRE UNE PRODUCTION ROBERT LANTOS
LOTHAIRE BLUTEAU • AUGUST SCHELLENBERG • ADEN YOUNG • SANDRINE HOLT • TANTOO CARDINAL
PETER JAMES • GEORGES DELERUE • JAKE EBERTS • BRIAN MOORE • DENIS HÉROUX
BRIAN MOORE • ROBERT LANTOS • STEPHANE REICHEL • SUE MILLIKEN • BRUCE BERESFORD

LES GRANDES SÉLECTIONS
MARTINI

COUPONS REFUSÉS
CFGL 1057

ALLIANCE VIVANT

à l'affiche au BERRI, L'ANGELIER, L'AVL 2000, TERREBONNE, BROSSARD, CARREFOUR DU NORD St-Jérôme, FLEUR DE LYS Trois-Rivières et MAISON DU CINÉMA Sherbrooke en version originale anglaise au FAUBOURG et PONTE-CLAIRE

Centraide

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 19 OCTOBRE
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIÉL MF
PRÉSENTE À 22:00

- symphonies nos 6-7-8, Matin, Midi et Soir (Haydn)
- symphonie no 2 (Beethoven)
- symphonie en fa (Dittersdorf)

DEMAIN SOIR, 22:00

- symphonie no 1 en ut majeur (Bizet)
- sonates nos 8-11 en trois parties (Purcell)
- ouvertures d'opéras célèbres (Mozart)
- concerti pour piano en sol et en do Hob. XVIII nos 4-5 (Haydn)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

MUSIQUE



L'Orchestre Symphonique de Montréal en répétition.

Bernstein ou Dutoit ?

Orchestre Symphonique de Montréal

Dir. Charles Dutoit : Franck, *Symphonie en « ré mineur »*, d'Indy, *Symphonie cévenole* op. 25, Jean-Yves Thibaudet (piano). London 430 278-2.

Orchestre National de France

Dir. Leonard Bernstein : Franck, *Symphonie et Le rouet d'Omphale* op. 31, Deutsche Grammophon 400 070-2, enregistrement public de 1981.

Robert, Gaby et Jean Casadesus

Piano: Franck, d'Indy, *Symphonie cévenole* op. 25 (Robert), le Philadelphia Orchestra, dir. Eugene Ormandy, *Variations Symphoniques pour piano et orchestre* (Robert); Robert Casadesus, *Concerto pour trois pianos* (Robert, Gaby et Jean), l'Orchestre des Concerts Colonne, dir. Pierre Dervaux, Sony Masterworks Portait MPK 46730, enregistrements de 1958 et 1967.

Carol Bergeron

DANS UN OUVRAGE intitulé *La véritable histoire de César Franck* (1955), Léon Vallas prétend que Franck aurait entrepris sa *Symphonie*, encouragé par l'exemple de Saint-Saëns (dont la *Symphonie pour orgue* avait obtenu un grand succès en janvier 1887) et de Vincent d'Indy (dont la *Symphonie cévenole* avait été bien reçue aux Concerts Lamoureux en mars 1887). Si tant est qu'elle soit véridique — car on peut douter que le compositeur ait eu besoin de tels incitatifs —, cette anecdote pourrait justifier le couplage Franck/d'Indy que Charles Dutoit propose dans l'une de ses toutes récentes publications discographiques.

À elle seule toutefois, la version Dutoit/OSM du chef-d'œuvre « frankiste » s'inscrit dans un catalogue fort riche qui contient déjà quelques sommets difficiles à surpasser. Le numéro d'octobre 1990 de la revue Répertoire plaçait tout en haut d'une liste de 23 gravures, l'enregistrement de Pierre Monteux et du Chicago Symphony (RCA 86 805, avec même couplage que Dutoit), Munch (Accord 200 532) et la Philharmonie de Rotterdam, Toscanini (Atra 274, en 1940) et le NBC, Bernstein et le National de France, Karajan (EMI CDM 769008-2) et l'Orchestre de Paris, obtenaient ensuite les plus fortes cotes.

Les collectionneurs ont donc beau choix. Et selon qu'ils situent Franck (ce musicien d'origine belgo-flamande) dans la tradition française ou germanique, ils rechercheront une vision plus transparente ou plus épaisse. D'après Jean-Marie Brohm (Répertoire) les approches « germano-brucknériennes » de Furtwängler, Giulini et de Claus Peter Flor

s'opposent à la conception éminemment classique et française d'un Monteux. Chez ce grand chef, « l'émotion naît de la pudeur et de la force de la construction et non pas de ce sentimentalisme sonore à la mode Outre-Rhin ».

Franck lui-même affirmait avoir écrit une « symphonie classique, comme on en faisait autrefois » : en quatre mouvements, bien que l'*Andante* et le *Scherzo* soient confondus et que le procédé « cyclique » y soit employé — comme dans un grand nombre de partitions du même compositeur.

De par sa formation et son tempérament, Dutoit s'inscrit dans la tradition française; tandis que Bernstein, l'éminent « mahlérien », aurait de plus grandes affinités avec la musique austro-germanique. Mais pour serrer un peu la donne, le hasard a cependant voulu que les autours soient curieusement répartis : Dutoit, le Suisse, dirige un orchestre nord-américain, Bernstein, l'Américain, fait travailler un orchestre français.

En fin de compte, la plus française des deux lectures demeure celle de Dutoit. Elle laisse voir un sens aigu de la mesure, un souci constant de la proportion des formes, un contrôle exemplaire de la transparence instrumentale. D'un bout à l'autre le contenu expressif demeure sous l'empire de la retenue, de la pudeur.

Sans tomber dans l'excès, Bernstein s'abandonne à quelques ardeurs sensuelles, à quelques impudences « tristanesques », pourrait-on dire. Mais pour ne pas trop « wagnériser » le premier mouvement, il feint de se cacher derrière Liszt — l'élément sombrement interrogateur du début ne rappelle-t-il le motif générateur du poème symphonique *Les préludes* ?

D'une intensité envoûtante, cette version me semble beaucoup plus habité que la précédente. Aussi, n'hésiterais-je pas à lui accorder ma préférence.

Cela dit, il ne faudrait pas oublier l'autre œuvre, la *Symphonie sur un chant montagnard français pour piano et orchestre* de Vincent d'Indy. Et là, les versions n'abondent point. L'enregistrement de Robert Casadesus vient sans doute de réintégrer le catalogue Sony, mais la gravure souffre d'un fâcheux souffle de bande. Cette lacune technique est toutefois moins dérangeante dans les *Variations symphoniques*, et s'estompent dans le *Concerto pour trois pianos* où le soliste Casadesus devient le compositeur d'une œuvre bien écrite, mais fort peu originale parce que trop près de Chostakovitch et Britten.

Avec Dutoit et le pianiste français Jean-Yves Thibaudet, la partition respire d'une sereine joie de vivre. Le piano y trouve sa juste place : entre le soliste et l'instrument d'orchestre. L'écoute demeure agréable de la première à la dernière note.

THÉÂTRE

Un Torontois dans la tourmente postmoderne

Voilà ce qui se passe à Orangeville à la salle Fred-Barry

Gilbert David

HILLAR LIITOJA m'attendait à la terrasse d'un bistrot-restaurant polonais de la rue St-Denis. Il avait commandé une bière et une vodka, l'apéro-type de quelqu'un qui, comme lui, est né à Toronto de parents d'origine estonienne.

Il a les yeux pointus et ironiques d'un homme qui sait ce qu'il veut, son visage arrondi lui donne un air vaguement ahuri, ce qui ne l'empêche pas de paraître en même temps tout à fait frondeur. Liitoja est précédé par la réputation d'être l'enfant terrible du milieu théâtral torontois, en marge du circuit commercial qui domine l'activité scénique de la nouvelle métropole canadienne. On l'a vu, dit-on, assister à des premières en robe de chambre ou manifester bruyamment sa présence lors de spectacles qui avaient l'heur de lui déplaire. Mais, il n'est pas un excéntrique en mal de publicité : après avoir vu son spectacle en plein air *Give us this day our daily Pound*, être retiré à la dernière minute de sa programmation, pour des raisons de sécurité, par du Maurier World Stage Harbourfront Festival en juin 1988, lui et sa troupe ont quand même créé un *event* en plein centre-ville de Toronto, avec le résultat que l'un des acteurs s'est retrouvé en cellule pour avoir troublé la paix publique...

Liitoja vient régulièrement à Montréal depuis 1987, alors que le Festival de Théâtre des Amériques présentait au public montréalais sa création *This is what happens in Orangeville*, qui connaît sa première en français à compter de jeudi irochian à la salle Fred-Barry sous le titre de *Voilà ce qui se passe à Orangeville*. Mais, il n'y a pas que l'activité théâtrale qui l'intéresse ici : par exemple, il ne raterait pour rien au monde le Festival international de Nouvelle Danse. Au moment où notre rencontre a lieu, la quatrième édition du FIND tire à sa fin, et nous engageons tout naturellement la conversation sur le spectacle *Achterland* de Anne Teresa De Keersmaecker pour lequel nous avouons mutuellement notre enchantement.

J'apprends, au fil de notre conversation, qu'avant de fonder le DNA Théâtre, la compagnie torontoise qu'il tient à bout de bras depuis 1983, Liitoja se destinait à une carrière de pianiste de concert. Il a étudié le piano durant plusieurs années, tant à l'Université de Toronto qu'à New York et à Paris. Il fait ensuite ses débuts professionnels de concertiste au début des années 80. Il a alors 26 ans et il constate subitement qu'il n'est pas, selon ses mots, « très doué pour le piano, malgré son indéfinissable sensibilité musicale ». Il s'ensuit une crise existentielle profonde qui l'amène au bord du suicide.

Ce qui le sauve de ce geste irrémédiable, c'est entre autres la lecture de *The Waste Land* (La Terre désolée) de T.S. Eliot et, dans le même sillage, la découverte du poète Ezra Pound auquel il voue depuis un véritable culte, au point de lui avoir consacré au cours de la dernière décennie une série de neuf spectacles. À l'été de 1982, me confie-t-il, il se trouve à New York, désespéré, et il tombe sur *Free acts of recognition*, un spectacle de Richard Foreman,

un puissant expérimentateur postmoderne qui a choisi de monter ce texte de l'auteur allemand Botho Strauss. « Après avoir vu une telle merveille, j'ai décidé de dédier mon existence au sublime, interjette-t-il, sans succomber à l'autosatisfaction merdique du théâtre conventionnel. La beauté, ajoute-t-il, est à l'opposé des réflexes qui s'expriment à travers les références à des choses comme « mon auto » ou « ma maison ». Je veux que le spectateur vive une expérience transcendante, à travers laquelle il puisse éprouver la totale nécessité de ce qui s'appelle vivre. » Et, il précise ensuite que cette nécessité vitale « exprime par-dessus tout le désir de faire partager une vision poétique absolue et prend sa source dans le geste le plus radical qu'on puisse poser, soit dire à quelqu'un *Je t'aime*. »

Concrètement, la leçon poétique qu'il retient de sa fréquentation assidue des textes de Pound concerne l'emploi du mot juste, c'est-à-dire, m'explique-t-il, « le choix délibéré de ne rien interpréter, de ne rien ajouter comme effets de style, mais de s'en tenir strictement aux seuls mots capables d'exprimer ce qu'il y a à être dit. » À l'appui de son point, il me récite de mémoire un court texte du poète américain dont l'apparente simplicité — il est question d'une comparaison entre l'homme et le chien — dépose sournoisement en moi une petite bombe mentale. J'éclate de rire et je vois aussitôt les pupilles de mon interlocuteur s'allumer de plaisir.

This is what happens in Orangeville, que Paul Lefebvre, son plus grand complice montréalais, a traduit, est produit par le Groupe Multidisciplinaire de Montréal, dans une mise en scène de Jean-Luc Denis qui avait signé la saison dernière une réalisation très libre du *Gaspard* de Peter Handke. La pièce de Liitoja participe d'une approche singulière de la représentation théâtrale où le spectateur peut adopter plusieurs points de vue quasi simultanément. D'inspiration pirandellienne — un Pirandello qui se serait frotté à la déconstruction postmoderne —, cette dramaturgie vise à saper toute prétention à fonder un sens, surtout quand on pense à y arriver en ayant recours aux conventions illusionnistes et véristes du drame psychologique et de ses avatars mélodramatiques. En cherchant, au contraire à multiplier les pistes et à nourrir la trame dramatique d'une ironie ambiguë, la proposition de Liitoja s'installe délibérément dans le chaos et pousse le spectateur à s'y frayer un chemin au gré de ses découvertes et à établir par lui-même des relations entre les divers émetteurs scéniques qui ne sont pas toujours, forcément, des personnages. L'auteur renonce ainsi à sa position autoritaire (le plus souvent moralisatrice), pour mieux faire saisir la constellation des forces contradictoires qui travaillent telle ou telle situation considérée problématique.

Le point de départ d'*Orangeville* est un fait divers qui avait secoué la petite ville ontarienne du même nom au début des années 80, un adolescent de 14 ans avait alors, de manière apparemment gratuite, tué deux enfants à leur sortie de l'é-

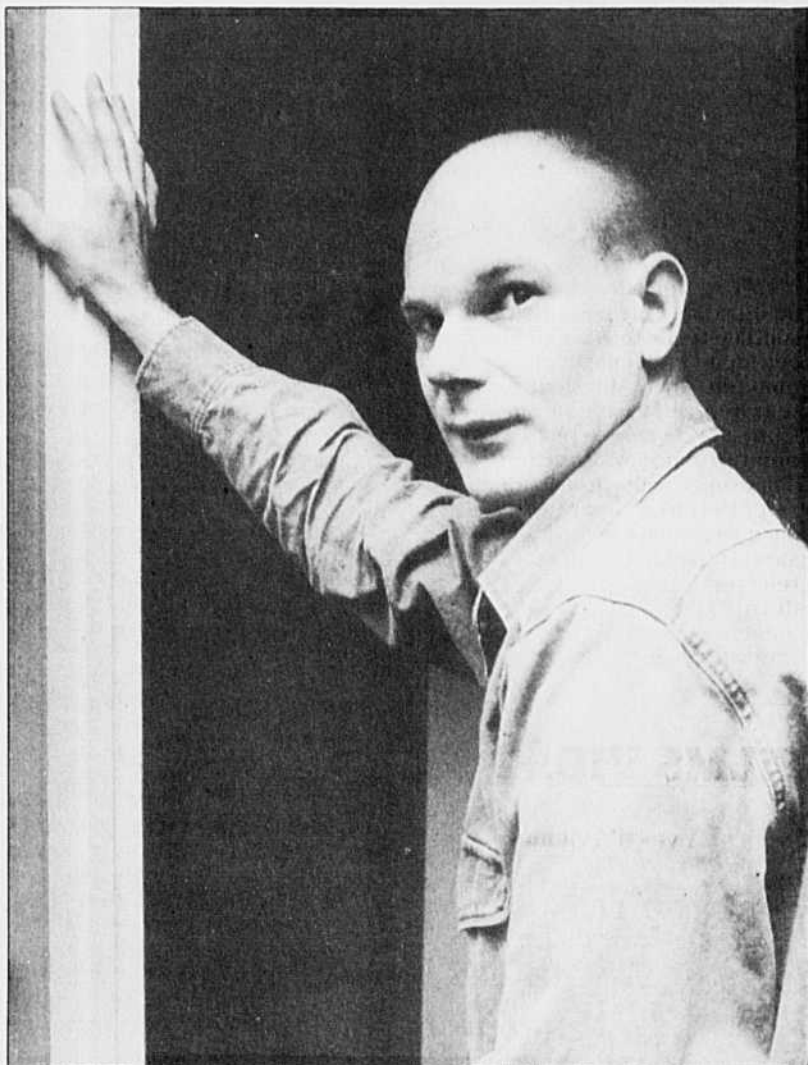


PHOTO JACQUES GRENIER

Hillar Liitoja

cole... À partir de ce fait brut, l'auteur-concepteur a imaginé une série de confrontations entre le jeune homme et le psychiatre appelé à se pencher sur son cas. Ces séances ne cherchent pas du tout à soumettre une explication au comportement du meurtrier, mais à exhiber le gouffre qui sépare le représentant impuissant d'une société devenue inhumaine d'un être qui, tel un ange de la mort, est revenu interroger la vie. Si l'œuvre s'en tenait à ce discours, elle pourrait n'être qu'un *remake d'Equus* mais, justement, Liitoja n'entend pas disculper quiconque de l'altération qui s'est immiscée dans tous les rapports familiaux et sociaux contemporains. Il en résulte une fresque panique où l'ensemble des personnages qui gravitent en permanence autour du noyau dur de l'analysant et de l'analysé, s'entrechoquent et présentent une vision délirante de la totalité scénique.

Liitoja n'a pas suivi les répétitions montréalaises, bien qu'il ait rencontré à quelques reprises le metteur en scène et le traducteur, qui fait aussi office de dramaturge. La production utilisera les mêmes bandes sonores que lors de la création, car elles font pour ainsi dire partie intégrante de la dramaturgie polyphonique de l'auteur. Jean Marchand, dans le rôle du dr. Saunders, et Benoît Vermeulen, dans celui de Paul, l'adolescent interné, seront entourés d'une distribution de huit comédiens où l'on remarque la présence de Suzy Marinier et de Norman Helms.

Le créateur torontois, dont on a pu

voir aussi un *Hamlet* (d'une durée de huit heures) au FTA de 1989, a repris contact avec l'Estonie l'an dernier où il a monté un spectacle dans le cadre du festival Baltoscandal 90; il travaille présentement à un nouveau spectacle *Ultimate Night*, de l'auteur estonien Toomas Hussar qui prendra l'affiche en janvier prochain dans sa ville natale. Après *Des restes humains* de Brad Fraser, *Je suis à toi* et *Lion dans les rues* de Judith Thompson, c'est au tour cette fois d'un créateur scénique canadien anglais de s'inscrire dans le paysage théâtral québécois. Cette percée de la dramaturgie canadienne anglaise se fait dans ce qu'il est convenu d'appeler des petits théâtres (Le Quatrous, la Licorne, Frd-Barry), mais elle n'en demeure pas moins un phénomène inhabituel qui pointe, au-delà du syndrome des deux solitudes, un espace commun traversé par la crise de la culture.

Silence,
on REtourne!
jusqu'au 31 mars 1992

PROGRAMME D'AIDE AUX JEUNES CRÉATEURS DU CINÉMA

Ce programme s'adresse aux jeunes artisans du cinéma (18 à 35 ans) pour les quatre volets suivants:

- 1 DÉVELOPPEMENT DE PROJETS
- 2 PRODUCTION
- 3 DISTRIBUTION
- 4 PERFECTIONNEMENT



POUR RENSEIGNEMENTS:

SO GIC

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES QUÉBEC

PROGRAMME D'AIDE AUX JEUNES CRÉATEURS DU CINÉMA
1755, boulevard René-Lévesque est
Bureau 200
Montréal (Québec) H2K 4P6
Tél.: (514) 873-7768
Télécopieur: (514) 873-4388
INWATTS: 1-800-363-0401

UN AUTOMNE QUI SUSCITE LES PASSIONS



The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

SEULEMENT TROIS MOIS
DU 12 NOVEMBRE 1991
AU 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières:
12 et 13 novembre 1991

Gala d'ouverture:
jeudi 14 novembre 1991
au profit de la
Foundation du
Diabète Juvenil.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE
SOIRÉE AVEC
LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets en vente également
au guichet de la Place des
Arts et aux guichets
TicketMaster
(situés dans certains
magasins de La Baie)

Groupes: (20 personnes
minimum) téléphonez:
(514) 874-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors
du Québec

Réservez une place de choix
grâce à Avant-première de
American Express,
composez le (514) 790-0300

Carte Canadienne La Presse

En anglais avec SURTITLES™ en français (SURTITLES™ est une marque déposée de la Compagnie d'opéra canadienne)

Le Théâtre yiddish du
Centre Saidye Bronfman
présente

SOUVENIRS D'ISAAC BASHEVIS SINGER

Lectures et dramatisation

avec:

Pierre Ancil Maurice Podbrey Dora Wasserman

Commentaires de Esther Frank

lundi 21 octobre 20 h

Théâtre du Centre Saidye Bronfman
5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine

Billets : 10\$/8\$ étudiants et âge d'or
Information: 345-2627, 739-7944

JAZZ

Du vieux blues propre comme un sou neuf

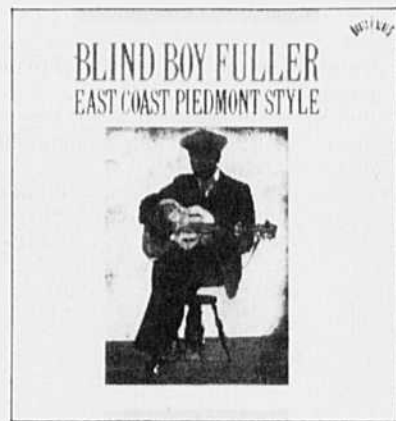
Serge Truffaut

EN 1900, la communauté noire américaine se composait de 8,8 millions d'individus. À cette époque, 77,4 % d'entre eux travaillaient la terre pour les autres. Ils étaient métayers ou simples ouvriers agricoles. Les autres, soit 22,6 %, habitaient des bourgades sises sur les deux rives du Mississippi. Ils étaient commis, bonnetiers ou petits commerçants.

En 1960, la population afro-américaine comptait 18,9 millions de personnes; 73 % d'entre elles habitaient les villes du nord. Les usines, de Chicago et Détroit principalement, étaient leur destination quotidienne. En bas, dans ces états du sud où la culture du coton était dominante, ils étaient encore 26,8 % à répéter chaque jour les gestes que leurs parents avaient effectués leur vie durant.

Entre ces deux pôles, ces deux dates, des millions et des millions de ces hommes et femmes qui s'échappaient du dos à cause du coton et s'enfuyaient les mains à cause des corvées qui leur étaient imposées, auront donc pris la poudre d'escampette en direction du nord pour une seule et unique raison : assurer sa propre survie et celle de ses enfants. Tenez, à titre indicatif, voici des chiffres qui, comme on dit bêtement, parlent énormément : en 1940, le salaire annuel d'un Noir habitant Chicago était de 1919 \$; à Détroit, il était de 2254 \$; dans le Mississippi, le revenu annuel d'un Noir était de... 439 \$!

De cette migration, du labeur qu'accomplissaient ces gens, du coton, du whisky, de la cigarette, du loyer, de la mort du plus jeune, de la mule, du départ, du jeu, de la violence, de la femme, du Dieu, du bonhomme, du cirage, de tout et de rien, Big Bill Broonzy, Leadbelly, Memphis Minnie, Blind Boy Fuller, Blind Gary Da-



vis et Lonnie Johnson auront été les témoins. Steinbeck racontait les raisons de la colère ? Eux chantaient les raisons de la misère.

Grâce au remarquable travail effectué par Lawrence Cohn, le patron de la collection *Roots 'n' Blues* de CBS-Sony, l'éclat des blues écrits et chantés par ces dames et ces messieurs est d'autant plus évident qu'avant de nous être présentés ils ont été nettoyés. Ils sont propres comme des sous neufs.

Aujourd'hui, cette collection poursuit son bonhomme de chemin avec la publication des volumes suivants : *East Coast Piedmont Style* de Blind Boy Fuller, *Good Time Tonight* de Big Bill Broonzy, *Hoodoo Lady* de Memphis Minnie, *King of The 12-String Guitar* de Leadbelly, *String Dazzlers* qui est une anthologie consacrée à la guitare, et *Holy Blues* dont « God » est le sujet. Ce *Holy Blues*, c'est du gospel de la première seconde de vie à l'entrée au paradis. Et l'enfer ? Comme le disait l'abbé Mugnier : « l'enfer existe, mais il n'y a personne ».

Entre ces divers volumes, il y a bien des points communs. Tous les blues ici présentés ont été enregis-



trés entre le terme des années 20 et la fin des années 40. Autrement dit, il s'agit de blues composés à une époque où la communauté noire avait véritablement amorcé sa migration vers le nord. Tous les blues ici réunis avaient été produits soit par *Vocalion*, *Perfect*, *Okeh* et, plus rarement, par *Columbia*. Autrement dit, la grande majorité des pièces éditées n'étaient plus sur le marché depuis des décennies, voire n'avaient jamais été publiées. Il s'agit bien plus d'une résurrection que d'une simple réédition. Qu'on se le dise. Qu'on le communique.

À cet égard, il n'est pas inutile de souligner, de remarquer, de noter que les actuelles publications révèlent au fond une chose terrible : l'absence de ces blues, la non-diffusion de ces témoignages signifie que pendant des années et des années on a invalidé l'Histoire d'une musique. Bonté divine ! Je vous dis que dès fois, « y' a de ces enfiévrés ». C'est pas possible. Invalider l'Histoire ! Quelle horreur !

Bon. On se calme et on introduit Blind Boy Fuller. Il est né le 10 juillet 1907 à Wadesboro en Caroline du Nord. Il est mort le 13 février 1941. À

la suite d'un accident, il est devenu aveugle à l'âge de 22 ans. Pendant la dépression, faute d'emploi, il se mit à jouer de sa guitare et à chanter ses blues ou ceux de Charlie Payton et de Blind Lemon Jefferson à la sortie de usines de tabac de Durham et de Winston-Salem.

Le 23 juillet 1935, il passe une audition. Sa maîtrise instrumentale, sa voix pleine de relief, sont si convaincantes qu'entre le 23 et le 26 juillet le producteur, J.B. Long, enregistrera bien des blues réunis dans le volume de CBS. Sa particularité ? Ce cher Fuller aimait énormément, beaucoup, passionnément, les dames de son temps. On devrait dire les jambes des dames. Vous voyez le genre ? Non ! Écoutez le *Big Leg Woman Gets My Pay*. Vous n'entendrez pas, vous verrez.

Né à Scott dans le Mississippi en 1893 selon des sources, en 1898 selon d'autres sources, Big Bill Broonzy le guitariste, Broonzy le chanteur, Big Bill le compositeur aura été, tout simplement, tout bonnement, le grand-père du blues moderne ou du blues de Chicago. Qui fut son protégé ? Muddy Waters. C'est tout dire.

En 1920, il abandonne l'agriculture et s'installe à Chicago où il travaille pour la compagnie Pullman. Le 9 avril 1930, il enregistre quelques blues pour l'étiquette *Perfect*. Tout de suite, la profondeur des pièces qu'il a composées et le jeu très précis et sensible qui caractérise son approche sur la guitare font de lui une figure de proue. Les pièces qui composent le volume qui lui a été consacré ont été produites entre 1930 et 1940. Parfois, Blind John Davis est au piano. Parfois, c'est Joshua Altheimer. C'est splendide de bout en bout.

Les autres volumes ? Ils sont autant d'observations sur cette époque. Ils sont autant d'instantanés à écouter. À méditer.

ARTS VISUELS

Permutation des langages visuels

Les lauréats en arts visuels contemporains de Longueuil

Foyer du Théâtre de la Ville
Collège Édouard-Montpetit
180, rue Gentilly est, Longueuil
Jusqu'au 27 octobre 1991

Marie-Michèle Cron

PASSAGE d'un lieu à un autre, d'un état à un autre, la transition est le point de jonction propice à l'élaboration d'un discours qui viendrait s'inscrire en creux dans un autre discours, comme un bijou dans son écrin. L'art d'aujourd'hui, n'est-il pas au cœur de cette transformation perpétuelle où les médiums se voient, s'épousent, se confrontent pour mieux subvertir les codes et faire basculer le regard dans un brassage foisonnant de textures, de couleurs, de signes, de sens ? 22 artistes choisis par un jury parmi les 137 qui ont soumis un dossier ont brodé autour et sur ce vaste sujet dans *Les lauréats en arts visuels*, un concours mis sur pied par la Société de développement des arts et de la culture de Longueuil (SODAC) qui en fait également la promotion et dont le mandat est de « stimuler la création et favoriser la diffusion d'œuvres artistiques au sein de la population de Longueuil et de la région ».

Saluons au passage cette heureuse initiative de la Ville qui s'inscrit dans sa politique de développement culturel et dont les autres municipalités devraient, à l'avenir, s'inspirer. Les gagnants sont Denise Dumas qui a reçu le premier grand prix, Michel Beaucage, Laurent Bouchard, Yves Louis-Seize et Suzan Vachon qui se partagent les quatre grands prix, en toute démocratie (Laurent Bouchard, quant à lui, s'est mérité le prix du public).

Les œuvres sélectionnées pour la première édition de cet événement annuel, qui s'adresse aux artistes en art contemporain et qui sont exposées dans le foyer du Théâtre de la Ville du Collège Édouard-Montpetit,

permutent les langages visuels et rendent compte de leurs glissements respectifs. Chaque artiste puise à même un médium qu'il contourne et détourne de son axe premier pour l'initier à cette mutation des enjeux discursifs. Ainsi, des photos à vendre par morceaux de Martin Boisseau à la séquence filmique de John Mingolla en passant par les séries de polaroid d'Angèle Verret et la ville anachronique de Luc Sauvé; le dessin éclatant et transparent de Pierre Chenier et l'eau-forte de François Vincent; les tableaux-objets de Louise Mercure et ceux d'Hélène Plourde; le tableau-sculpture de Michel Beaucage (qui avait récemment exposé dans les locaux du DEVOIR), la sculpture en acier d'André Bergeron, la sculpture-tableau de Jean Dubois; les pièces enrubannées de toiles de lin de Pierre Bellemare, l'auto-portrait collage de Hugues Dugas et la peinture de Michel Bricault. Cette exposition se retourne constamment sur elle-même comme un gant.

Vous ne pourriez pas pénétrer dans la sculpture de Denise Dumas. Et pourtant, il est bien tentant ce foyer qui appelle la chaleur et l'intimité mais repousse, bien malgré lui, le corps du spectateur : son cadre découpe, dans la froideur du béton, un espace interne brossé de couleur jaune où défile un mètre à mesurer. Par terre, git un cône de laine d'acier branché à l'ensemble alors qu'au-

dessus, apparaît un vase tronqué et rivé au mur. Ainsi, le contraste entre ce qui pourrait être une flamme et ce qui devrait être un vase, dans sa forme traditionnelle, accentue la transition entre la bidimensionnalité de la surface peinte et la tridimensionnalité de la cheminée. Entre le vrai et le faux, les vides et les pleins, Denise Dumas qui a étudié avec nul autre que le sculpteur britannique Antony Caro, choisit l'ambiguïté et elle a raison. Car il est impossible, et c'est là que le mètre à mesurer intervient, de rationaliser l'irrational. Avec *La famille Valois*, Michel Leclair condense les étapes d'une vie dans une installation où des photographies de pierres tombales découpent leurs propres configurations en un lieu clos par des barrières en fer ouvragé. La mousse ronge les noms et en gomme toute la lecture. Par terre, verdure et feuilles mortes tapissent ce lit mortuaire, cette antichambre de la mémoire opposant le gris de la pierre (décrépitude, deuil) et le vert acide des herbes (jeunesse, vitalité).

Terriblement efficace comme l'humour vitriolique de Luc de Vette, « Réflexion-confort » est une peinture qui avoue son penchant pour le surréalisme et l'attitude *Pop*. Dans un salon anonyme, un divan rouge moelleux repose sur un tapis. Le regard a envie de s'installer, là, confortablement. Mais, à chaque fois, il accroche un clou qui vient, en saillie, transpercer la toile. Effets accidentels assurés. Une ambivalence des sentiments qui parle aussi de notre paresse intellectuelle. L'artiste peint les objets et sculpte les idées pour les rendre plus *physiques*, court-circuitant l'alléchant proposition d'un Claes Oldenburg qui voulait dans ses œuvres « remplacer les yeux par les doigts ». En face, Louise Paillé a placé dans des téléviseurs noirs et blancs, des radiographies de mains et de boîtes crâniennes. Des images apparaissent en transparence : film de guerre, roman-feuilleton, publicités. Un lavage de cerveau qui nous montre l'envers du décor : la peau, les os et la mémoire artificielle.

Puis, en adressant un hommage à Jean Genet, Denis Pellerin fait l'éloge du rejet dans un grand tableau bifide. En bas, comme une force souterraine vivante, plane un corps vague, en érection. L'acrylique, l'encre, la gouache, les matériaux recyclés, les collages construits et déconstruits, rapidement, des formes, et tressent une énergie qui fuse, verticale. À côté, Yves Louis-Seize a tordu, telle une figure excrémentielle, une sculpture en bronze dont la trace, l'ombre, la brûlure indélébile est emprisonnée derrière des barreaux en acier. Volumétrie et planéité, positif et négatif, c'est l'œuvre et son double éphémère. À partir d'un assemblage de formes organiques et géométriques, Laurent Bouchard interroge deux espaces, lointain et proxémique. Volutes et vagues roulent et s'enroulent autour d'échancrures en bois et en aluminium, reliefs exagérés ou adoucis par ces figures qui rappellent les pétales d'une fleur.

Cette œuvre fluide et séduisante est accrochée au mur comme une roue de secours pour une humanité en détresse. Finalement, Suzan Vachon poursuit son incursion dans l'italianité (on se rappelle encore et, entre autres, de son exposition à l'Université du Québec à Montréal, *Monuments-Réceptifs* en 1990 qui se couvrait les cendres du Vésuve à Pompéi) en exposant « Séquence vénitienne : trois ex-votos marins ». Comment pervertir le mode d'utilisation des outils, se demande l'artiste ? Un petit lion courant sur une bouée en plâtre, un niveau, un marteau, un élément de machine nous entraînent dans une mobilité totale.

Un souffle du Saint-Gothard

Pierre Huwiler présente *Gottardo* à l'église Saint-Jean-Baptiste

Marie Laurier

LA SUISSE célèbre un anniversaire important : ses 700 ans de confédération de l'Helvétie et cela donne lieu à de nombreuses manifestations artistiques et à de chaleureux échanges avec nous. Avec toutefois cette particularité d'associer la ville-hôte avec son programme de festivités. Ainsi pendant que l'Orchestre symphonique de Montréal entreprend une tournée de concerts dans le pays d'origine de son chef Charles Dutoit, des musiciens de Suisse nous visitent.

Échange de bon procédés sous le signe de la courtoisie et de l'art : ainsi le 1er novembre, ici même à l'église Saint-Jean-Baptiste, le compositeur tribougeois Pierre Huwiler présente un oratorio visuel pour solistes, récitant, chœurs et orchestre. Pour l'occasion 100 choristes et quatre solistes de Suisse viendront se joindre aux chanteurs du Québec pour interpréter ce poème lyrique selon un texte de Bernard Duroz, mis en scène par Benoît Roche et écrit en musique par Pierre Huwiler.

Tous Suisses bon teint qui présenteront ce spectacle, en compagnie de quatre solistes du Québec : Elise Boucher, Nathalie Choquette, François Dupuy et Ronald Tremblay, ainsi que les chanteurs du Chœur de Lanaudière. Le narrateur sera Edgar Fruiter.

Intitulé *Gottardo* inspiré du célèbre Saint-Gothard sans lequel la Suisse ne serait pas la même, ce poème lyrique est un hymne à la montagne, certes, mais également à la beauté, à la liberté, à la prospérité et à la fraternité qui découlent de ce paysage particulier des Hautes Alpes.

Le compositeur Pierre Huwiler n'est pas un inconnu au Québec pour y être venu à plusieurs reprises, notamment à Radio-Canada, à Lanaudière et à Orford. Après des études littéraires et musicales à Fribourg, il se consacre entièrement à l'art choral et il dirige pas moins de cinq chœurs en Suisse romande, mais l'écriture musicale occupe la majeure partie de son temps. « À 25 ans, je me suis intéressé particulièrement à cette forme d'expression », affirme



PHOTO JACQUES GRENIER

Pierre Huwiler

Pierre Huwiler que des artistes d'ici comparent volontiers à notre François Dompierre. Les deux compositeurs ont à peu près le même âge, dans la quarantaine, et ils ont un carnet de route semblable : chef d'orchestre, chef de chœur, compositions vocales et symphoniques, écrites de nombreux arrangements dans différents styles, en plus d'être membre de jurys dans des concours nationaux et internationaux.

Le poème lyrique et choral *Gottardo* nous invite d'abord à graver les

monts en nous purifiant des brumes routinières. L'effort est récompensé par la clarté de la vision à la suite de la rencontre de quatre cultures représentées par quatre héros et quatre sensibilités. « Celles-ci sont représentées par des voix de femmes qui donnent la réplique aux « héros » incarnés par un architecte, un mathématicien, un artiste et un compagnon de la liberté, précise Pierre Huwiler. Le chœur répond à cette quête de l'ascension vers le sommet du Gottardo qui symbolise en quelque sorte un point de départ. » Et le carrefour symbolique du Saint-Gothard qui réunit les Suisse française, allemande, italienne et romane.

Mais où aller après avoir atteint cette altitude ? « Il ne s'agit pas de répondre mais de s'interroger », souligne le compositeur pour qui cette œuvre moderne correspond aux préoccupations d'un grand nombre de penseurs sur l'avenir de la planète.

Pour nous familiariser avec le genre de musique de Pierre Huwiler, le public est invité à le rencontrer puisqu'il fait présentement une tournée de concerts au Québec avec *Chamade/Suisse*, un groupe de neuf musiciens qui seront au ciné-théâtre le Château de la rue Saint-Denis le 22 octobre, le lendemain 23 octobre à la Maison de la culture La Petite Patrie et le 25 octobre à la salle Roland-Brunelle de Joliette.

Musique
ENTÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

OCTOBRE

23 PRO MUSICA
SERIE TOPAZE, le QUATUOR QUÉBEC:
Boccherini, Haydn et Brahms. Eglise Erskine and American
Mercredi 23 octobre à 20h00
Renseignement: 845-0532 Billets: 15\$ et 8\$ étud. (TPS en sus)

27 A Québec: La Taverner Consort de Londres
Direction Andrew Parrott
Machaut / Messiaen / Hildegard von Bingen
en l'église Saint-Jean-Baptiste; 490, rue Saint-Jean
Dimanche 27 octobre à 20h00
Renseignement: (418)692-3384 Billets: 17\$ rég. et 12\$ étud.

NOVEMBRE

4 PRO MUSICA.
SERIE EMERAUDE
Regis Pasquier, violon; Bruno Pasquier, alto; Bruno Rigutto, piano.
Salle Wilfrid-Pelletier, PDA. Conférence pré-concert gratuite.
Lundi 4 novembre 1991 à 20h00
Renseignement: 845-0532 Billets: 17\$-13\$-8\$ étud.(TPS en sus)

7 LA MASCARADE ET LA FÊTE
L'ensemble de la SMCQ
Sous la direction de Véronique Lacroix
Salle Redpath. Lundi 7 novembre à 20h00
Renseignement: 843-9305 Billets: 20\$-12\$

Association des
organismes
musicaux du
Québec

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE
"LES NUAGES"

TUYO INC. PRÉSENTE DU 10 AU 27 OCTOBRE '91

THÉORIE DU DÉSERT

UN OPÉRA SUR LA FIN DES MOTS

DE GUY LARAMEE
AVEC LOU BABIN, CLAIRE GIGNAC,
SILVY GRENIER, FRANCES POIRAS
AU THÉÂTRE LACHAPPELLE, 3700 ST-DOMINIQUE, JEU., VEN., SAM.: 20H30 / DIM.: 16H00.

RÉSEAU ADMISSION: 522-1245
INFORMATIONS: 843-7738

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES RÉCITALS ESSO

Evgeny Kissin, piano

21 octobre, 20h00

SCHUBERT: (transcriptions de Liszt): Der Müller und der Bach,
Auf dem Wasser zu singen, Ständchen,
Gretchen am Spinnrade

SCHUBERT: Wanderer Fantasie, opus 15, D. 760

BRAHMS: Sept fantaisies pour piano, opus 116

LISZT: Rhapsodie hongroise no 12 en do dièse mineur

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112

BILLETS: 42,55\$ 31,38\$ 21,28\$ 13,30\$

La Société Philharmonique de Montréal

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE FRANZ LISZT DE BUDAPEST

Heidi Klassen, soprano — Chœur de l'UQAM

Direction
MIKLÓS TAKÁCS

Petite musique de nuit
Exultate, jubilate
Messe Ut mineur
Symphonie n° 40 sol mineur

Mardi, le 5 novembre 1991, 20 heures
Église Saint-Jean-Baptiste
Angle Rachel et Henri-Julien (Métro Mont-Royal)
Admission: 20 \$ Billets en vente: Place des Arts
Réseau Admission: 522-1245 (plus frais de service)
À l'entrée de l'église, une heure avant le concert

ARTS VISUELS

Seurat: la vie au pointillé

Maurice Tourigny

NEW YORK — Les modes vont et viennent, en art comme en toute autre chose. Le héros d'hier est oublié et vite remplacé par un nouveau venu qui à son tour reçoit palmes et fleurons.

Cette année, on redécouvre Georges Seurat (1859-1891) et on s'émerveille! À l'occasion du centenaire de la mort de l'artiste, le Grand Palais à Paris et le Metropolitan Museum à New York ont organisé conjointement une importante rétrospective qui tient l'affiche dans la métropole américaine jusqu'au 12 janvier.

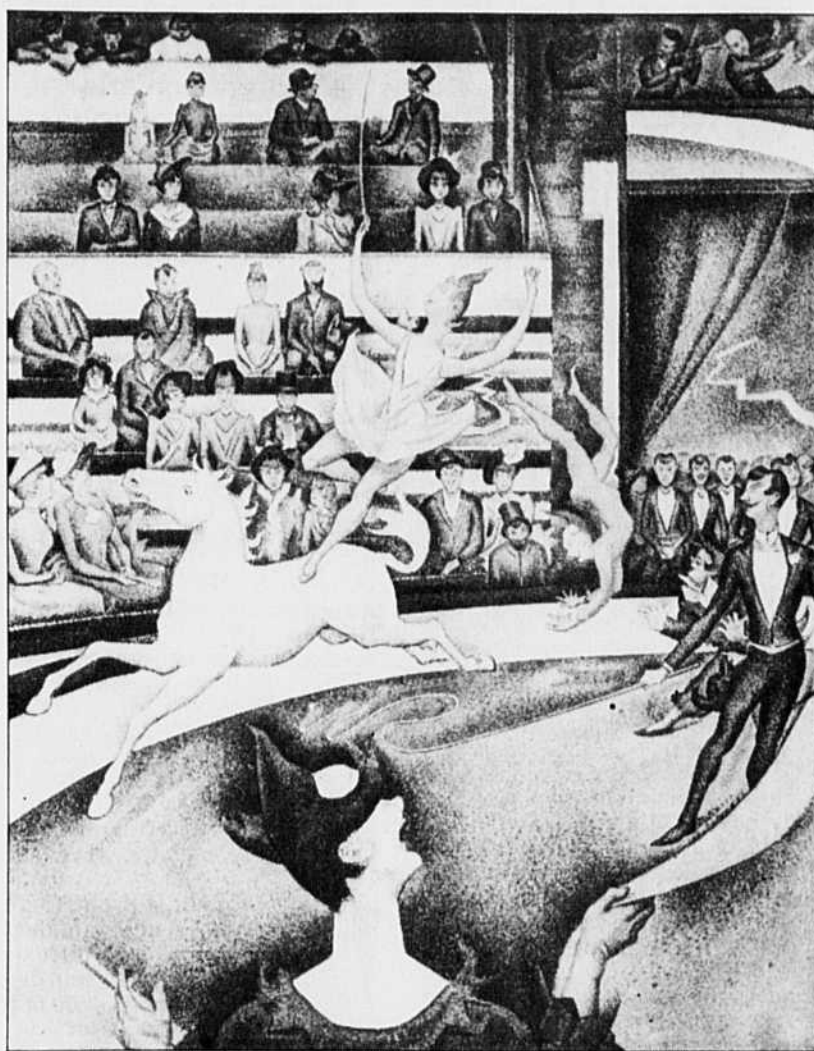
Les conservateurs ont réunis 185 dessins et peintures de Seurat empruntés à des musées et à des collectionneurs privés d'Europe et d'Amérique et ont rédigé un catalogue impressionnant qui considère chaque pas du trajet artistique du peintre.

L'œuvre de Seurat est connue: *Un dimanche à la grande jatte* (1884-86), *Une baignade, Asnières* (1883-84), *Poseuses* (1886-88) et *Parade de cirque* (1886-87) illustrent la rubrique « pointillisme » de toutes les encyclopédies et de tous les manuels d'histoire de l'art de la planète. Le seul nom du peintre est synonyme de la technique qu'il a développée.

Si ces grands tableaux, absents de l'exposition à cause de leur fragilité et des risques de transports, évoquent une page familière de l'histoire, les paysages et les marines de Seurat demeurent dans l'ombre. De taille restreinte, ces huiles surprennent peut-être le spectateur quoiqu'elles poursuivent la recherche technique du peintre sans pour autant l'amener plus loin.

Les dessins au crayon Conté composent l'essentiel de la collection. Le très beau portrait de Aman-Jean datant de 1882-83, un ami de Seurat, compte parmi les croquis les plus intéressants de la rétrospective. L'habileté de Seurat le dessinateur y est évidente et ses jeux d'ombres et de lumière atteignent ici une finesse qu'on ne retrouve pas dans tous les dessins.

Je ne peux m'en cacher, l'art de Seurat me laisse quasi indifférent et



Circus, de Seurat.

PHOTO METROPOLITAN MUSEUM OF ART

je comprends mal le concert de commentaires élogieux que suscite l'exposition du Metropolitan.

Bien sûr, je reconnais le talent et la maîtrise dont fait preuve Seurat. Je ne mets pas en doute l'originalité de sa démarche et je m'incline devant l'unité de sa vision, visible du premier dessin à la dernière peinture.

Ce qui m'étonne, c'est la bi-dimensionnalité de la peinture de Seurat, l'aspect plat, sans relief ni proton-

deur de ses huiles et de ses dessins.

De nombreux commentateurs associent Seurat à l'école naturaliste de la littérature française. Les Goncourt et Zola aspiraient à l'exactitude des détails. Leur point de vue sur le réel était presque celui du scientifique: étudier des parcelles du quotidien, documenter des vies en recréant des moments, de lieux et finalement une société, comme si on passait tout au microscope. L'art comme une science exacte, un

compte rendu exhaustif des détails de l'organisation et de la conscience humaine.

Seurat essaie peut-être d'atteindre cette révélation d'instant de vie observable mais sa vision est dénuée de profondeur. Seurat arrête le temps et le mouvement et s'il les dé-cortique dans des dizaines d'esquisses préparatoires aux huiles, les œuvres finales paraissent toujours plates, figées, sans résonances et ni témoignages du monde qu'elles décrivent.

Dès ses premiers dessins, Seurat place un voile devant ses sujets. Le spectateur croirait regarder les œuvres derrière une voilette de tulle. Cet écran au premier plan nivèle les surfaces, adoucit les couleurs, aseptise la vie. Les scènes de cabarets, outre leurs compositions qui tiennent de l'illustration, ne conviennent jamais à la folie parisienne des beuglants de la fin du XIXe siècle; leurs excès sont aplanis. On regrette Toulouse-Lautrec.

Seurat quitte Paris tous les étés et va peindre dans diverses petites villes de Normandie. Il peint la Manche, les falaises normandes, les paysages durs et tourmentés de cette région de France. Seurat choisit la douceur; il crée des marines sobres, fixes, aux teintes poudrées, au mouvement inexistant. Il réduit les perspectives à l'extrême au point de transformer le paysage en flaques de couleurs pastelles rigidelement délimitées malgré l'effet pointilliste.

La technique de Seurat, son parti pris de voiler la vie, de niveler le réel sont certes uniques dans l'histoire, mais l'aboutissement de la recherche demeure pauvre: des images jolies, adroitement exécutées mais exsangues et minces. À vrai dire, je ne vois dans l'œuvre de Seurat qu'une séquence d'illustrations évitant toute passion, et réduisant la vérité à quelques vignettes pastelles.

Pourtant, à quelques reprises, Seurat abandonne son style doucereux et compose des images qui parlent vraiment. *Annaïs Faivre l'haumonté sur son lit de mort* (1887) transmet l'atmosphère opprimante et brumeuse de la chambre mortuaire de la tante de Seurat. Dans une grande économie de lignes, l'artiste rend les

draps, les mains jointes et la tête de la morte deux chandelles allumées, un crucifix et le coin d'une table de chevet; Seurat nous agenouille au lit de sa parente.

La lampe (1882-83) surprend par sa composition presque indéchiffrable, aux zones d'ombres profondes. Les nus classiques du début de la carrière de Seurat, malgré un académisme certain, montrent le talent indéniable au dessin.

Seurat est mort à 31 ans; une épi-

démie de diphtérie l'emporte avant même qu'il puisse pousser son art à la limite de sa recherche.

Le Metropolitan en parallèle à la rétrospective Seurat présente une petite exposition des peintres dits amis et disciples de Seurat: Signac, Luce, Petitjean, Pissarro, Cross et... Matisse sont représentés dans cette collection qui complète agréablement une visite au musée et qui illustre les bornes de la manière pointilliste.

EXPOSITION

LES LAURÉATS
EN ARTS VISUELS CONTEMPORAINS DE LONGUEUIL

FOYER DU THÉÂTRE DE LA VILLE
180, RUE DE GENTILLY EST
(COLLEGE EDOUARD-MONTPETIT)

DU 1^{ER} AU 27 OCTOBRE 1991
TOUS LES JOURS, SAUF LE LUNDI, DE 13H À 21H.

RENSEIGNEMENTS: 463-0004

SODAC LONGUEUIL

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

Directeur artistique: Christopher Jackson 18e saison / 1991-92

Vittorie si belle
Madrigaux du VIIIe livre de Monteverdi

Marie-Claude Arpin, soprano - Anna Mizera, soprano
Daniel J. Taylor, alto - Michel Léonard, ténor
François Panneton, ténor - Normand Richard, basse

ensemble instrumental
violons, violes, clavecin, théorbe et continuo

sous la direction de: Christopher Jackson

dimanche 20 octobre 1991; 20h00
église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement
au 500 est, av. Mont-Royal (métro Mont-Royal)

Billets: 20 \$ (rég.) 14 \$ (ét. et 65+)
renseignements et réservations
843-4007

Billets en vente chez:
Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement
Archambault, 500, Sainte-Catherine est
Lettre Son, 5054, avenue du Parc
Maximilien, 1421, Bishop, 3e étage
(fruits de 75¢ par billet)

Vous auriez dû vous abonner? N'hésitez plus: abonnements aux 6 derniers concerts de la saison encore disponibles. Informez-vous!

CONCERTS VITRAUX

Messie
GEORGE FREDERIC HANDEL
Version originale

Solistes:
SHARI SAUNDERS
soprano
DANIEL TAYLOR
alto
BENJAMIN BUTTERFIELD
ténor
ERIC OLAND
basse

CHANTEURS DE LA CATHÉDRALE
Dir. GERALD WHEELER

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre, BORIS BROTT

Lundi soir, le 18 novembre, à 20h00
Cathédrale Christ Church
(entre Eaton et la Baie)

BILLETS: 18 \$ - 25 \$, Étudiants 15 \$
En vente: Place de la Cathédrale 1444 Union
et au guichet de la Place des Arts

Renseignements:
842-2112 ou 487-5190

Hoechst

Qui Sait ...
si vous n'en profitez pas vous même?

SOCIÉTÉ CANADIENNE
DU CANCER

L'Agenda Planning® Quo Vadis est unique.

LES RÉPERTOIRES INDEXÉS SONT À TOUCHES PLASTIFIÉES

2^e GÉNÉRATION POUR MANAGER EFFICACE

BUREAU
PRÉNOTE
8 1/2" x 12" - 21x29,7 cm
TRINOTE
7 1/4" x 9 1/2" - 18x24 cm

POCHE
AFFANOTE
4" x 6" - 10x15 cm

1^{re} GÉNÉRATION

BUREAU
PRÉSIDENT
8 1/2" x 11" - 21x27 cm
MINISTRE
6 1/2" x 9 1/2" - 16x24 cm
EXÉCUTIF
6 1/2" x 6 1/2" - 16x16 cm

POCHE
AFFAIRES
4" x 6" - 10x15 cm
RANDONNÉE
3 1/2" x 5" - 9x12,5 cm

La Trilogie EXCLUSIVE Quo Vadis fait toute la différence:

- ① "Dominante": le fait prioritaire du jour.
- ② Cases spéciales: téléphoner, télécopier, écrire, voir, faire.
- ③ Notes journalières: dossiers à traiter, appels téléphoniques intérieurs, rapports à lire, résumés de visite...

L'Agenda Planning® Quo Vadis vous offre une efficacité hors-pair.

EN VENTE DANS LES PAPETERIES-LIBRAIRIES MODERNES.

Et de prestigieuses couvertures en cuir pour vos cadeaux d'affaires.

quo vadis

QUO VADIS INTERNATIONAL Ltée
243, avenue Dunbar - Montréal (P.Q.) H3P 2H4
Tél.: (514) 342-3919 - Télex: 05-825839
Téléfax: (514) 342-7877

Postez à: QUO VADIS INTERNATIONAL Ltée - 243, avenue Dunbar - Montréal (P.Q.) H3P 2H4

Je désire recevoir gratuitement et sans obligation, votre catalogue 20 pages en couleur Format 8 1/2" x 11 1/4" - 21x29,7 cm.

☐ Pour mon usage personnel.

☐ Pour promotion de fin d'année pour mon entreprise.

☐ La liste des distributeurs de ma ville.

Nom _____
Titre _____
Société _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Téléphone _____ Code postal _____

ARTS VISUELS/chronique

L'âge du fer

Jean Dumont

ON APPLAUDIT fort, dans le monde urbain de la culture, à ce qu'on appelle « l'ouverture des régions », et ce qu'il faut lire entre les guillemets de l'approbation c'est qu'habituellement cela permet aux artistes de Montréal d'aller exposer dans les régions.

Et bien la Basse Côte-Nord nous renvoie la balle, et le 50e Parallèle, un groupe de recherche et de création en art visuel contemporain vient s'exposer dans la région de Montréal. Les sept artistes qui composent le groupe, issus de diverses des arts visuels et de la musique, ont voulu tisser entre eux des liens et briser l'isolement qui caractérise l'activité des artistes en région. Ils veulent aujourd'hui faire partager leur réalité aux autres. Sept-Îles, vous connaissez ? Cette ville qu'on croit du bout du monde alors qu'elle n'est qu'à la moitié du pays, sur cette côte que l'on découvre en descendant lentement le fleuve.

Ce que disent tous ces artistes qui n'ont existé que de l'industrie minière, c'est avec l'irruption du provisoire, dans le choc du bouleversement, la prise soudaine de conscience de la dépendance. La Compagnie posée comme un voile sur la terre, entre l'habitant et le pays, qui les plie tous trois à sa volonté et à son profit, les abandonne aussi brisés les uns que les autres et ne laisse que bien peu de place aux destins individuels. L'âge du fer, l'âge d'une vie.

Danielle Hollender le dit dans les cinq panneaux de ses chaleureux collages : *L'Aventure du Fer*, *L'Aventure d'une vie*. De la nature vierge au déclin de la ville minière : naissance, adolescence, vie adulte, vieillesse, la mort, la tour de Babel... Katie Vibert le montre dans les titres des trois modules de son installation : *L'Épée de Damoclès*, *La route du fer*, *La chute*. Le rêve est terminé, c'est la remise en question.

Les plaques d'acier déchiquetées de Marie-Claude Laberge en disent long dans ses trois sculptures : *Avant la compagnie*, *Pendant la compagnie*, *Après la compagnie*. « Ninan nitassinan » : c'est notre territoire, devenu lieu cerné, puis dévasté... Les façades en forme de décor de théâtre de Johanne Gagnon, avouent le provisoire de l'exploitation, tandis que l'envers du décor chante la richesse de ce qui a été oublié, la mer, les forêts, la faune.

Il reste, dans les structures, les papiers déchiquetés, et les traces de rouille de Manon Desormaux le

souvenir de ceux qui ont vécu l'aventure, qui ont bâti avec le fer un espoir de papier. Le papier s'est déchiré, l'espoir s'est envolé. Avec ses *Fer de lance*, Marc-Carman Boucher dit habiter le mythe, celui du chemin de fer dont il faut, dit-il « faire autre chose qu'une banale cicatrice terrestre... Se faire... si fer... il y a... ». Je m'en voudrais d'oublier Résonnances, de Jacques Proulx, une musique née du fer, de l'acier, du marteau, d'une cymbale, des percussions et des rythmes pour accompagner la visite de cette exposition que je vous recommande, non seulement parce qu'elle est l'occasion d'une réflexion salutaire, mais à cause de l'extraordinaire cohérence existant entre les oeuvres des artistes et le réel qu'elles permettent de penser. Maison des arts de Laval, jusqu'au 20 octobre, 1395, boulevard Concorde ouest, Laval. Tél.: 662-4482.

Paysage/Paysages

VOUS AVEZ jusqu'au 20 octobre pour voir à la Galerie Occurrence, une exposition de photographie contemporaine qui « nous rappelle, dans un monde en constante mutation, la précarité des paysages naturels ». Il faut chercher l'irruption du désordre dans les paysages tranquilles de Geoffrey James, et prendre conscience du désastre dans les témoignages de Mark Ruwdel. On a de la difficulté à séparer le réel de l'imaginaire dans les paysages d'Arlène Dubo, réalisés à partir d'un fragment photographique, à l'aide de fusain et de pastel, tandis que Lucie Lefebvre, une des participante à Vision 91, au CIAC, propose un triptyque, composé à partir d'objets disposés devant un fond peint et photographiés par la suite, et qui révèle une troublante symbolique. Les paysages de Gabor Szilasi, bien connu comme photographe des arts visuels, de l'architecture et du contexte social, disent quant à eux, autant le photographe que l'Italie où ils ont été pris en 86 et en 89.

Nominations au MBA

MONSIEUR JOHN R. PORTER, conservateur en chef du Musée des beaux-arts de Montréal, vient

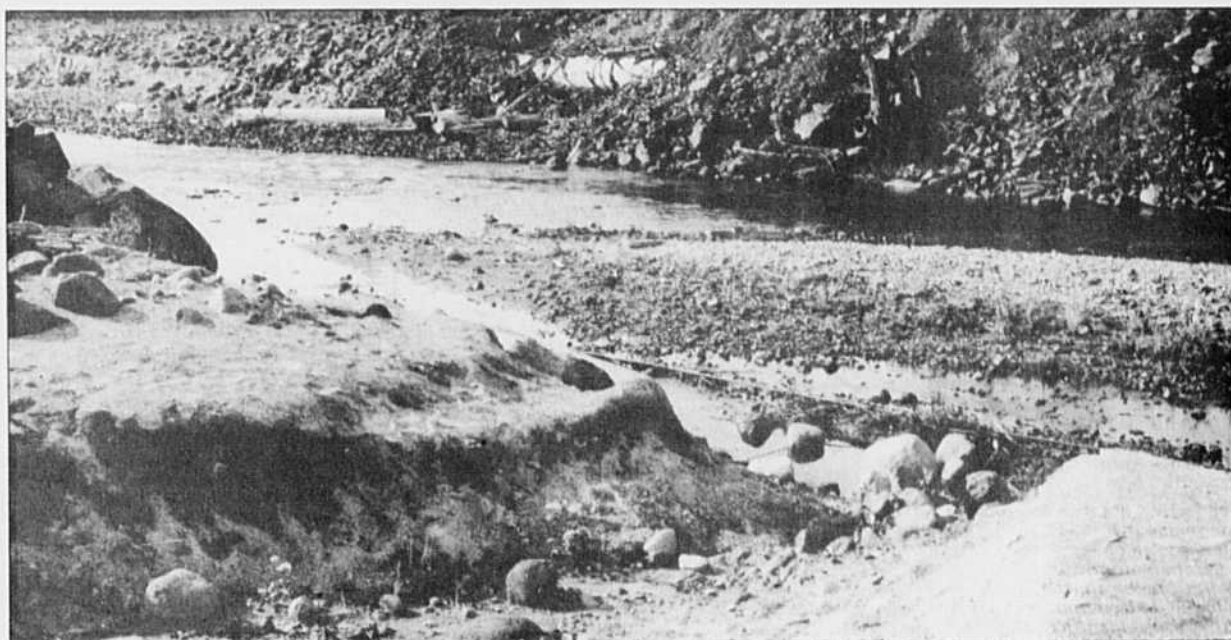
d'annoncer la nomination de trois nouveaux conservateurs. Monsieur Didier Prioul devient conservateur des anciens maîtres (1300-1800), madame Rosalind Pepall est nommée conservatrice des arts décoratifs canadiens et responsable des collections d'art inuit et amérindien, et monsieur Yves Lacasse devient conservateur de l'art canadien (peinture et sculpture d'avant 1960). Tous ces conservateurs possèdent une longue expérience de la recherche et des institutions muséales, et leur nomination arrive à point nommé alors que le MBA franchit une étape déterminante de son histoire. Tél.: (514) 285-1600.

Pour la suite du monde

IL EST peut-être bon de rappeler que le Musée d'art contemporain poursuit sa série de conférences « Prochain épisode », prévues dans le cadre de *Pour la suite du monde*, l'exposition qui réunira de nombreux artistes contemporains à l'occasion de l'ouverture du nouveau musée, en mai 1992. L'un de ces artistes, Alfredo Jaar, donnera une conférence, en français, sur sa démarche, le 18 octobre, à 14 h, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, en collaboration avec l'Université de Montréal. Pour informations: 873-4382.

L'art et la censure

LES PENTRES et chroniqueur qui



North Folk Toutle River no 2, de Mark Ruwdel.

récemment, dans les pages du journal *La Presse*, pleuraient sur le sort des arts visuels abandonnés aux mains de la critique (en particulier celle du DEVOIR), devraient peut-être plutôt se lamenter sur l'avenir de ces mêmes arts visuels quand ils sont laissés aux mains de la censure (celle exercée par le journal même dont ils mouillent les pages de leurs larmes)...

Dans le cadre d'une entente intervenue entre Alain Dubuc, éditorialiste en chef de *La Presse*, et le Mois de la Photo à Montréal 1991, le journal devait diffuser chaque jour une photo et un texte d'accompagnement de l'un ou l'une de quatre artistes sélectionnés. Après trois jours de diffusion une décision arbitraire du journal interrompit la diffusion des

photographies de Raymonde April, invitée d'honneur du Mois de la Photo. Il en fut de même pour celles de Graciela Iturbide, photographe mexicaine interrompue après deux jours...

Une pétition de protestation circule actuellement dans les galeries, mais en attendant, la

galerie Vox présente, jusqu'au 3 novembre prochain, le travail photographique des deux artistes. Vous pourriez ainsi juger par vous-mêmes et vous remémorer cette vieille vérité qui veut que le mal soit essentiellement dans l'oeil du censeur... 4060, boul. Saint-Laurent, local 301. (514) 844-6993.

EXPOSITION
«La marche de l'homme»
CLAIRE LEMAY
(Aquarelles, Techniques mixtes)
jusqu'au 27 octobre 1991
À L'OCTOGONE
1080 rue Dollard, LaSalle
sem. de 14h à 21h sam. et dim. de 10h à 17h

Louis-Pierre Bougie
monotypes - gravures et dessins
vernissage mercredi le 23 octobre de 17h. à 19h.
jusqu'au 23 novembre
Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec
1192, rue Beaudry, Montréal (Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141
Télec.: (514) 521-6678

oeuvres sur papier
HENRY SAXE
du 19 octobre au 23 novembre
GALERIE KÔ-ZEN
532 EST, RUE DULUTH
MONTREAL H2L 1A9 - 842-0342

oeuvres récentes
CHRISTIAN THIBAUT
Vernissage lundi le 21 octobre de 18h à 20h
L'exposition se poursuivra jusqu'au 2 novembre
Galerie d'Arts Contemporains de Montréal
2122 rue Crescent,
Montréal H3G 2B1
Tél.: 844-6711

LIARDI
Bronzes
Inauguration jeudi le 24 octobre à 20h en présence de l'artiste
L'exposition se poursuivra jusqu'au 17 novembre à
LA MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395 boulevard de la Concorde ouest, Laval
en collaboration avec la
GALERIE WESTMOUNT
Tél.: 484-1488

exposition
GIRIBI
Peintures en direct
« MURALES »
Dimanche le 20 octobre de 12h à 19h
À
L'HIPPODROME
BLUE BONNETS inc.

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165
Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous
LOUIS JAQUE
Acryliques sur toile
1989 - 1991
Dernière semaine

GALERIE VERTICALE
Un choix d'oeuvres contemporaines puisées au sein des grandes collections d'entreprises
AFFAIRES D'ART
ALCAN
BANQUE NATIONALE
GAZ METROPOLITAIN
HYDRO-QUÉBEC
LOTO-QUÉBEC
SAMSON BELAIR — DELOITTE & TOUCHE
UNITED WESTBURN
Commissaire: Jacque Blouin
9 OCTOBRE AU 10 NOVEMBRE
Du mercredi au dimanche de 12 h à 18 h
[1897, boul. Dagenais Ouest — Laval, Québec (514) 628-8684]
La Galerie Verticale est un nouveau centre d'exposition, accrédité par le ministère des Affaires culturelles du Québec et Ville de Laval, qui se consacre exclusivement à l'art contemporain.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ART ET ARTES: 3886 St-Hubert, Montréal (845-3365) — Oeuvres de Eleonora Tournsky, jusqu'au 26 oct., mer. au sam.

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres sur papier de J.P. Riopelle

ATELIER-GALERIE LA GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438) — Oeuvres originales sur papier, eaux-fortes de Victoria Edgar et dessins de Brian Collins, du 10 au 24 oct.

AU BOUT DE LA 20: 107 Joly, Rivière-du-Loup (418-862-0258) — « Créature » collectif des membres du regroupement, du 25 sept. au 27 oct., du mer. au dim. de 13h30 à 16h30.

AXE NÉO-7: 205 Montcalm, Hull (819-771-2122) — Oeuvres de Réal Calder, du 6 au 27 oct.

LA CENTRALE (CENTRE POUR FEMMES-ARTISTES): 279 ouest Sherbrooke, ste 311-D, Montréal (844-3489) — Sculpture-installation de Kart Ucci, du 12 oct. au 10 nov.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — Notéesse, installation de complémentaire Bourgaud/Durocher, jusqu'au 15 nov.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Peintures récentes de Su Schne, du 3 oct. au 14 nov.

CENTRE CULTUREL JACQUES FERRON: 100 ouest St-Laurent, Longueuil — Exposition d'estampes des finalistes du Prix Albert-Dumouchel, jusqu'au 10 nov.

CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 200 ouest Sherbrooke, Montréal (847-3395) — Exposition Les Années Concours, sur les concours d'architecture en France, du 26 sept. au 3 nov., du mer. au dim. de midi à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-8246) — Oeuvres de Tatiana Demidoff-Séguy, du 5 oct. au 9 nov.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 place d'Youville, Montréal (872-3207) — Reconstitutions théâtrales, vidéos, bandes sonores, artefacts et photographies, 350 ans de l'histoire de Montréal — Exposition temporaire sur l'histoire des rues de Montréal, jusqu'au 17 nov., tous les jours

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Place Du Parc, Montréal (288-0811) — Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1991. Art et Espace Public, du 15 août au 3 nov., mar. au dim. de 10h à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme — Retrospective des oeuvres d'Alain-Marie Tremblay, jusqu'au 20 oct.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 Christophe-Columb est, Québec (418-529-2715) — Peinture et installation. Danny Tardif et Andrew Forster, du 9 oct. au 3 nov.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Exposition « Douze danses espagnoles » de l'artiste Barry Wainwright, jusqu'au 7 nov.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Amroise, Montréal (948-0300) — Galerie Rouge: Oeuvres de Cécile Buysse, du 2 au 30 oct.

DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0063) — Jeunes photographes: K. Biron, J. Gascon, A. Harvey, A. Olcott et P. Plante, jusqu'au 10 nov.

ÉCOLE VINCENT D'INDY: 628 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (735-5261) — Exposition célé-

brant le centenaire de la naissance de Claude Champagne provenant de la Bibliothèque Nationale du Canada, du 15 oct. au 7 nov.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est rue Gentilly, Longueuil (679-2966) — Travaux récents de Jacques Leclair, du 1er au 19 oct. — Installation de Carole Baillargeon, du 29 nov. au 16 nov.

GALERIE D'ART CONCORDIA: Univ. Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Le paysage: huit photographes canadiens, du 5 sept. au 19 oct. — Tableaux récents de Susanna Heller, du 24 oct. au 7 déc. — Galerie V.A.V. 1395 ouest René-Lévesque, Montréal — Dessins et peintures de Christine Oades, sérigraphies de Wah Wing Chin, du 20 au 26 oct.

GALERIE D'ART MME ALONZO: 223 est Prince Arthur, Montréal (987-1265) — Artistes de la galerie et plusieurs artistes québécois, du 15 oct. au 15 nov.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe Claire (630-1254) — « PewerWorkings » objets décoratifs et bijoux en étain, oeuvres de 28 artisans venant de tous les coins du pays et les oeuvres de l'artiste Eva Renvall, tapisseries, du 14 sept. au 20 oct.

GALERIE D'ART VINCENT: Château Laurier, Ottawa (613-230-1162) — Oeuvres de Pierre Lefebvre, du 20 au 30 oct.

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest Ste-Catherine ste 502, Montréal (397-0044) — Oeuvres de Danielle Savé, jusqu'au 9 nov.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Marcel Aubut, du 2 au 27 oct.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Denis Rousseau, du 28 sept. au 26 oct., du mer. au ven. de 12h à 18h et sam. jusqu'à 17h.

GALERIE CHÂTEAU DE SABLE: 3847 St-Denis, Montréal (845-2885) — « Noir et blanc » oeuvres de Desautels, jusqu'au 22 oct.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Paskal Dufaux, sculpture cinétique, Eric Simon, peinture et sculpture, du 26 sept. au 20 oct.

GALERIE DAN DELANEY: 318 Victoria, Westmount (484-4691) — Oeuvres de Dawn Martin, jusqu'au 28 oct.

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke, ste 311B, Montréal (844-8327) — Oeuvres de Anna Boghigian, jusqu'au 27 oct.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7471) — Sculptures de Shokichi Sato, du 22 oct. au 2 nov.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Francine Simonin, du 19 oct. au 7 nov.

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Montréal (861-4427) — Oeuvres récentes de Carole Bi-beau et Marie Letellier, du 16 oct. au 4 nov.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres récentes de Renée Durocher, du 6 au 31 oct.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres récentes de Robert Wolfe, jusqu'au 17 nov.

GALERIE H.E.C.: 5255 Decelles, Montréal — Sélection d'oeuvres de la collection Martineau-Walker, jusqu'au 11 nov.

GALERIE JEAN-PAUL LADOUCEUR: 3995 est boul. Lévesque, Laval (662-4442) — Oeuvres de France Lise, jusqu'au 20 oct.

GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (398-9806) — Six photographes allemands: B. Becker, A. Brenner, U. Gammke, M. Jado, S. Nieweg et J. Sasse, jusqu'au 16 nov.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) — Oeuvres de Anne-Marie Castellan, jusqu'au 20 oct.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Ayotte, Barbeau,

Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle — Oeuvres de Jean-Pierre Lafrance jusqu'au 27 oct.

GALERIE MONTCAIM: 25 Laurier, Hull (819-595-7171) — « L'éternelle insouciance » exposition de Raymond Warren, du 3 oct. au 3 nov.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellán, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE SEKAI: 4281 A ouest Notre-Dame, Montréal (939-0561) — Installation et oeuvres de Cris Original, jusqu'au 27 oct.

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 MacKay, Montréal (532-3987) — Céramiques et gravures de Paul Mathieu, du 5 oct. au 12 nov.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Johanne Gagnon, du 5 au 27 oct.

GALERIE 67: 990 de Salaberry, Québec (418-522-2233) — Oeuvres sur papier de Betty Goodwin, jusqu'au 31 oct.

GALERIE LA 3e Vague: 163 est St-Paul, Montréal (878-1404) — Oeuvres de Robert Bob Deboli, du 1er au 20 oct.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de François-Xavier Marange, du 2 au 26 oct.

GALERIE UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, Montréal — Salle J-R 120. Topographies de corps transparents de Elyse St-Amour, jusqu'au 3 nov. — Huit peintres vaudois, jusqu'au 24 nov.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres de Riopelle, Fortin, Walker, Masson, Bellefleur et autres

GALERIE VERRE D'ART: 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) — Oeuvres de Alfred Engerer, du 2 au 23 oct.

GALERIE BRANDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Oeuvres récentes de Regan Morris, du 19 oct. au 23 nov.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Oeuvres de G. Ross, du 5 au 20 oct.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, coin Duluth, Montréal (598-7764) — L'Inspecteur Épingle présente Les Agents Noirs, du 13 oct. au 3 nov., les 13-20-27 oct. ateliers de production avec public, le 3 nov. vernissage et encaissement des oeuvres

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 Décarie, St-Laurent (744-6683) — Huiles récentes de Rod Charleworth, jusqu'au 27 oct.

MAISON DU PRESSOI: 10,865 du Pressoir (méro Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clepsydre à l'horloge atomique — Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

MICHEL TÉTREAU ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de François Vincent, jusqu'au 19 oct.

OBRAVO: 3981 St-Laurent, Montréal (844-3250) — Travaux récents de Roger Bellemare, du 12 oct. au 10 nov.

OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — « Paysages » photographies de A. Dubo, G. James, L. Lefebvre, M. Ruwdel et G. Szilasi, du 15 sept. au 20 oct. — Environnement sculptural de Nicole Houle, du 30 oct. au 24 nov.

OPTICA: 3981 St-Laurent espace 501, Montréal (287-1574) — B. Caruso, J.M. Delavallée, Y. Gaucher, R. Martin, J. Poldas et H. Saxe, du 12 oct. au 10 nov.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE: Ste-Adèle — Oeuvres de Mario Verdon, du 12 oct. au 21 nov.

PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE:

6160 Route 335, St-Calixte (222-1507) — Oeuvres de Jaroslav Svoboda, du 20 oct. au 17 nov.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal — Oeuvres contemporaines exécutées par des artistes suisses résidant au Québec, jusqu'au 10 nov.

VIEUX-PRESBYTÈRE DE ST-BRUNO: 15 Des Peupliers, St-Bruno (653-1872) — Oeuvres récentes de Marcel H. Poirier, jusqu'au 3 nov.

WADDINGTON AND GORCE INC.: 2155 MacKay, Montréal (847-1112) — Oeuvres de Régine L'Héritier, du 5 au 24 oct.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal, « Le corps vacant » photographies de Helen Chadwick, Dorit Cypis, Johnnie, Edvard Munch, Anne Noggle, Brian Putz, Rudolf Schwarzkogler, Sandra Semchuk et Jo Spence, du 4 août au 27 oct.

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec « exposition permanente » — Une église, un musée, une histoire « architecture et histoire du bâtiment qui abrite le musée, jusqu'au 22 déc. 92

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Les années 20, l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h.

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de Maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importantes — Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct. — Ian Paterson: le Jardin du Luxembourg, jusqu'au 10 nov. — Paraboles et autres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990, jusqu'au 12 janv. 92 — mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h.

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 65 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — « Objets de civilisation » exposition permanente. — « La barque à voile » exposition permanente. — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

MUSÉE MARC-AURÉLIE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Exposition des oeuvres de T.X. Renaud, décorateur d'églises, du 19 sept. au 17 nov. Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, sauf le lundi, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h30

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (634-3471 poste 346) — La Dépendance: installation photographique de Barbara Clauss, du 24 août au 20 oct. — Installation de Denyse Gérin, jusqu'au 3 nov. — Oeuvres sculpturales de Dominique Valade, jusqu'au 27 oct., mer. au dim. de 11h30 à 16h30

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Duplessis, du 16 mai au 15 janv. — La Collection du Musée, exposition permanente — Oeuvre de David Moore, dans la Touraille du Pavillon Baillarge — Entre murs et nuages » le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars 1992 — La Peinture au Québec 1820-1850: Nouveaux regards, nouvelles perspectives, du 16 oct. au 5 janv. 92 — tous les jours

MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC: 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — 1er étage: « Et s'il ne restait qu'une poignée

ARTS VISUELS

Les magiciennes de la terre

Su Schnee

Centre Saidye Bronfman
5170, Chemin de la Côte Sainte-Catherine
Jusqu'au 14 novembre 1991.

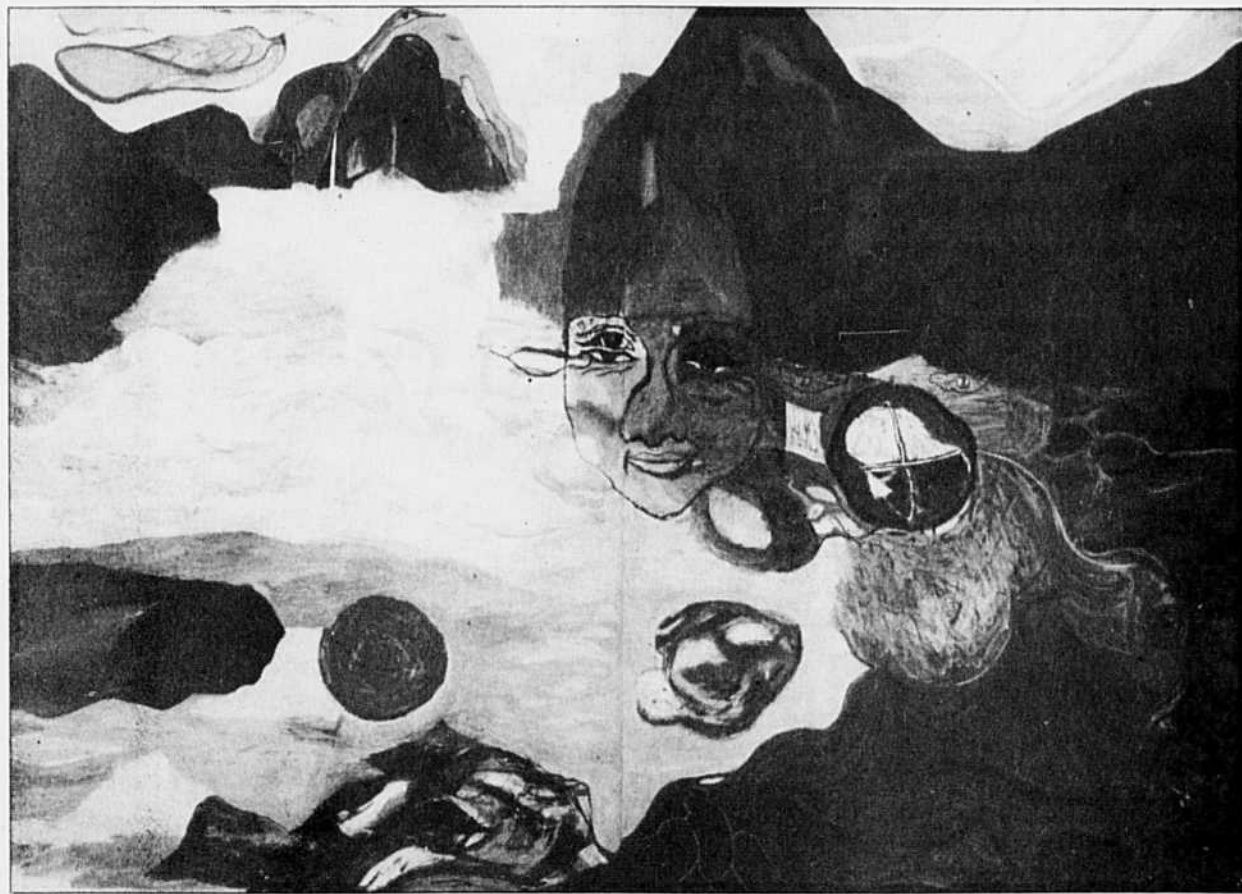
Anne Boghiguian

Galerie Dare-Dare
279, rue Sherbrooke ouest
Jusqu'au 27 octobre 1991.

Marie-Michèle Cron

LORSQU'ELLES étaient petites, leur grand-père leur racontait les aventures extraordinaires d'un vieux maltais qui s'appelait Djahan Boleto. Il partait toujours, le baluchon sur l'épaule, à la recherche de ses racines. Parfois, l'histoire basculait et rattrapait le temps perdu pour se nicher sur une île méditerranéenne où deux pêcheurs, Marius et Olive, avec moult gestes et simagrées se vantaient de leurs prises matinales. Où commence la légende, où finit la réalité? Peu importe, finalement, puisque l'imagination permet de saborder les frontières du possible et de réactiver le sens du merveilleux. Su Schnee le sait bien, elle qui expose au Centre Saidye Bronfman, dans ses toiles de grand format, dessins et collections d'objets trouvés, un monde fantastique peuplé d'animaux et de personnages issus de notre mémoire collective. À la croisée d'une montagne enneigée et d'un lac bleu par les glaciers qui fondent, ce monde-là est tout aussi bien le mien que le vôtre, car il transgresse les limites physiques et spirituelles pour atteindre la magie et l'ionisme. Une quête de l'identité, universelle. N'est-elle pas aujourd'hui, encore plus qu'hier, d'une incessante actualité?

Su Schnee ouvre son grand livre



The Story of Mo, de Su Schnee.

d'images qui nous vrille l'estomac comme un tourbillon déchainé. La nature vient de germer et d'éclorre sous le pinceau de l'artiste. Jamais n'ara-t-elle été plus proche, plus charnelle, plus humaine que dans ces grandes huiles sur lin ou ces pastels sur papier remplis de symboles, traversés par la lumière blanche de la lune et la patine scintillante du soleil. Ici, la nature respire par tous les po-

res de sa peau. Dans *Understanding the planet as lover*, un oiseau bicéphale regarde vers l'Est et l'Ouest essayant, dans un mouvement imperceptible de la tête, de réunir les forces antagonistes qui secouent les pays porteurs d'Histoire. Les œuvres de Su Schnee sont des œuvres ouvertes passibles d'une multitude d'interprétations cohérentes car, en multipliant les pistes de lecture, elles forcent le regard du spectateur à pénétrer dans le centre de la terre. Elles sont atemporelles et elles dérapent vers d'autres lieux pour se fondre à d'autres cultures et à une cosmogonie identique. Nous pouvons alors être aussi loin qu'à Lima ou près des Grands Lacs, parmi ces peuples qui, par la tradition orale,

rapportent à travers les siècles et les civilisations la naissance de la planète.

C'est là aussi, où les arbres pleurent toutes leurs feuilles et où un serpent à la langue fourchue pointe son corps invisible vers une forme cylindrique incrustée dans la peinture. C'est un nid rempli de paille, un havre de paix dans la bourrasque des noirs cramoisis qui remuent les racines du ciel. On pense que les montagnes sont muettes mais elles ont des visages et elles nous parlent. Dans *Bebebinderbah, The Story Of Moh*, elles nous disent que l'eau descendue des sommets glacés a fondu et qu'elle repose, nacrée d'ombres, entre leurs seins. Un oiseau fend le ciel et un soleil rouge attend qu'un

poisson-sirène le gobe. A moins que cela ne soit les vagues qui ressemblent étrangement à des bouches avides de nourriture. Partout, il y a un regard ou un oeil immense et unique comme celui du Cyclope, qui voguent dans ces paysages salés par une humanité qu'ils ne cessent de regarder. La preuve, irréfutable, est accrochée sur un mur : une galerie d'objets hétéroclites réunissant écorce d'arbre et bouton en plastique, noyau séché et débris de porcelaine, peau de banane et hameçon. Simple et banal, pourrait-on dire. Mais, la montagne regorge autant de trésors cachés que d'artefacts inusités que notre pied accroche au hasard d'une promenade. C'est dans la manière de les réorganiser dans l'espace, de les confronter ou de les accoupler qui fait jaillir la poésie d'une forme aplatie par un soulier, la dureté d'une courbe taillée comme un poinçon tueur.

Et Su Schnee s'y emploie bien. Elle boucle la boucle en enfermant dans une série de cadres de bois, des feuilles pliées, trouées et abimées par la pollution de l'air et de l'esprit, et des mèches de sa chevelure roulée en lignes abstraites. Une image émouvante des cheveux malades des arbres de nos forêts. L'art a, aussi, une fonction thérapeutique. Su Schnee partage son savoir chamanique avec Domingo Cisneros, cet autochtone mexicain et québécois qui écrivait en 1981 à La Macaza : « Que tes créations soient des coups de hache. Qu'elles parlent toutes les langues, qu'elles atteignent le cœur, qu'elles combattent la décadence et le désenchantement. Il n'y a pas de regret, la seule cure est un art sorcier, guerrier... Tu feras une œuvre sur le pic d'une montagne. Un lieu sacré. Résidence des dieux, haute et lointaine, que seuls les oiseaux pourront contempler à plaisir. Une œuvre colossale, titanique, faite par des yeux emplumés. »

☆☆☆
Anna Boghiguian est une nomade en voie de disparition qui parcourt les continents, habitant sporadiquement ça et là, au Caire ou sur une île de Vancouver. C'est une citoyenne du monde sans domicile fixe, une bohémienne d'origine arménienne. Elle recycle éléments naturels et menus débris laissés par l'homme dans les grandes villes pour recomposer, à la

galerie Dare-Dare, son *Paradis perdu*. Le spectateur peut accepter ou refuser ce monde recollé de toutes pièces où les effets de *bricolage*, à y regarder de plus près, évite l'hétérogène pour se recentrer autour d'un axe principal : la mort a pris les couleurs de la vie. Derrière les figurines, poupées, marionnettes à la silhouette primitive et éclatantes de couleurs vives, s'esquisse le spectre de la guerre, de tous les conflits sociaux qui secouent cette fin de siècle. Morceau de bois peints percé d'une branche d'arbre comme un os figé sur lequel est figé un double visage, petit caïman qui ronge le bas du pilier; boîtes accrochées sur les murs comme des théâtres ambulants qui contiennent des objets disparates, bobines de fils, papiers juxtaposés comme des épaisseurs de signes; hommes et femmes errant en une étrange procession, la figure pétrie de pâte à modeler dans leurs habits du dimanche... en carton. Leurs yeux sont terribles.

L'artiste y a inséré des coquillages qui forment des cicatrices, des coutures inquiétantes ou des clous qui rendent leur regard perçant. Les corps, atrophiés, sont entortillés par la ficelle et des sacs en plastique. Leurs jambes sont des sarments tordus pliés par la douleur. Tout semblerait, à première vue, morbide mais le drame est désamorcé par le ruissellement des rouges, des bleus, des jaunes, des verts, qui maillent ces icônes de la société en totems sacrés, en dieux et déesses juchés sur des bâtons et déchus de leur trône. Par terre, une malette s'ouvre : sable bleu outremer, feuilles hélicoïdales y reposent comme un appel vers la nature. Anna Boghiguian a élaboré un langage formel personnel ancré dans ses multiples voyages autour du monde : elle en prélève des fragments bruts et primitifs qui renouent avec la genèse de la liberté. En fabriquant et rapiécant avec des bouts de bois, de tissus, de matériaux divers trouvés dans son environnement immédiat, une cohorte de personnages proches de l'animalité, l'artiste opère un retour sur des pratiques ancestrales et ludiques. Cette exposition est une bouffée d'oxygène dans notre époque essouffée par les clips, le rap et les sophistications technologiques. Anna Boghiguian nous montre les bleus de l'âme avec une précieuse générosité.

«AFFINITÉS SÉLECTIVES»

GRAHAM CANTIENI et **JAMES LECHAY**

jusqu'au 30 octobre 1991

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

FRANCINE SIMONIN

Galerie Elea London

1616 Sherbrooke O. Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc

riopelle

GRAVURES ORIGINALES
DU 12 AU 26 OCTOBRE
EXPOSITION ET VENTE

atelier 68

5190 BOUL. ST-LAURENT COIN FAIRMOUNT
OUVERT LE DIMANCHE 276-2872

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Paraboles et autres allégories:
L'œuvre de Melvin Charney 1975-1990
Du 9 octobre 1991 au 12 janvier 1992

Melvin Charney,
qui a toujours travaillé au carrefour de l'art
et de l'architecture,
engage un débat philosophique
et théorique sur la ville, son histoire, son architecture,
en créant des structures rigoureuses
et des dessins d'une remarquable force visuelle.

Les salles d'exposition et la librairie du CCA
sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA
veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro: Bay/Cordelia et Atwater. Stationnement disponible.

oeuvres récentes

B. GABRAITH CORNELL SCA.

expérience nordique

Vernissage dimanche le 20 octobre de 13h à 17h

en présence de l'artiste

Jusqu'au 3 novembre 1991

Galerie *Atelier*
JOUKACS

1529, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Québec H3G 1L7 (514) 933-9877
du mar. au sam. de 9h30 à 17h30, dim. de 13h à 16h.

Oeuvres récentes

RÉGINE LHÉRITIER

jusqu'au 24 octobre

WADDINGTON & GORCE INC.

2155 rue Mackay, Montréal, Québec, Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112 — Fax: (514) 847-1113

exposition



Le rendez-vous

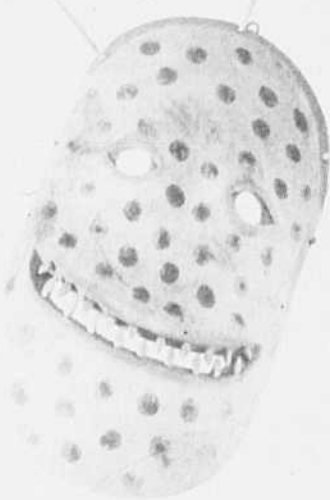
36"x48"

Monique Bédard

Vernissage dimanche
le 20 octobre à 13h
jusqu'au 27 octobre

Galerie d'Art *Relais des Époques*
1516, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Tél.: 934-0468

Nuits étoilées, feux magiques
et figures rythmiques.



Un carrefour intercontinental

L'échange extraordinaire entre les cultures de la Sibérie et de l'Alaska.

Jusqu'au 16 février 1992

Ne manquez pas cette exposition, point culminant de notre
saison 1991 lors de son dernier arrêt avant une tournée en U.R.S.S.

MUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM
OF CIVILIZATION

Situé à Hull (Québec), directement en face des édifices du Parlement à Ottawa. (819) 776-7000

« carnets et croquis »

DENYSE GERIN

installation à l'atelier

du 24 octobre au 3 novembre

Atelier 410

4060 Boul. Saint-Laurent

Tél.: (514) 288 7812

du jeudi au dimanche de 13h à 17h

RENÉE DUROCHER

oeuvres récentes

Vernissage jeudi le 24 octobre de 17h à 19h.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

Jacques DesRosiers

peintures

Exposition du 20 octobre au 10 novembre 1991

GALERIE BARBEAU MOLINARI

Ouvert du jeudi au dimanche de 11 à 17 heures

435, rue Principale St-Donat (Québec) J0T 2C0 Tél. (819) 424-2133

SHOKICHI SATO

sculptures récentes

du 22 octobre au 2 novembre

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke

845-7833/845-7471

Mar. ven.: 10h à 17h.30

sam.: 10h à 17h

ROD CHARLESWORTH

« à travers le Canada »
du 20 au 27 octobre 1991



«Blue clear»

30" x 40"

Huiles
récentes

vernissage
dimanche
le 20 octobre
à 13h

Rod
Charlesworth
sera notre invité
d'honneur

Maison d'Art St-Laurent

742, boul. Décarie, Ville St-Laurent

Tél.: (514) 744-6683

HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer.: 10h à 18h — Jeu., Ven.: 10h à 20h — Sam.: 10h à 17h — Dim.: 13h à 17h